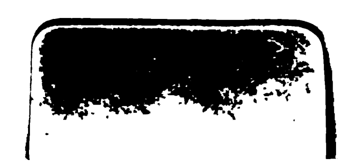




L'ART

THÉATRAL

PARIS. — IMPRIMERIE DE V. GOUPY ET Ce,
Rue Garancière, 5.



L'ART THÉATRAL

PAR M. SAMSON

DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

ORNÉ DE PORTRAITS PHOTOGRAPHIÉS PAR FRANCK
D'APRÈS LES ORIGINAUX

SECONDE PARTIE



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
Galerie d'Orléans, 17 & 19, Palais-Royal
1865

CHANT CINQUIÈME

CHANT CINQUIÈME

J'ai conté de l'amour les tragiques fureurs,
Les tourments douloureux, les sanglantes horreurs :
En dois-je négliger de plus douces images,
Ces portraits dont Molière égaya ses ouvrages,
Ces couples d'amoureux qui, prompts à s'irriter,
En jurant de se fuir, ne se peuvent quitter?
La querelle, aux amants chose si familière,
Dans sa marche, toujours prévue et régulière,

Partant du même point, arrive constamment,
Par le même chemin, au même dénoûment.
Dans un sujet futile elle prend sa naissance,
Et sa gradation mène à sa décroissance.
Sitôt qu'en son orgueil l'amant se croit blessé,
Un serment de rupture est par lui prononcé.
A peine ce serment de sa bouche s'envole,
Prêt à désavouer l'imprudente parole,
Par un sot point d'honneur il se sent retenir,
Et prolonge son tort pour n'en point convenir.
Il pourrait d'un seul mot terminer la querelle :
Mais il veut s'éloigner afin qu'on le rappelle;
Et voyant qu'en sa fuite on ne l'arrête pas,
Pour bien montrer qu'il part il revient sur ses pas;
Et l'amante à son tour, qui ressent cette offense,
Masque son fier dépit d'un air d'indifférence.
Ils soulagent leurs cœurs de colère oppressés,
Par mille traits blessants rapidement lancés.

Mais loin qu'un tel débat nous donne quelque alarme,
C'est un courroux d'enfants dont le tableau nous charme.
Les Grecs peignaient l'amour sous des traits enfantins :
Il est ce qu'il était aux temps les plus lointains.
La figure du monde en vain se renouvelle :
Il porte avec orgueil son enfance immortelle.

Ces scènes de dépit, d'un effet si piquant,
Veulent qu'avec chaleur les acteurs s'attaquant,
Portent, parent les coups avec même vitesse ;
Qu'on sente de leurs tons l'uniforme justesse ;
Qu'ils sachent l'un et l'autre accorder constamment
Le regard, le débit, les temps, le mouvement.
Le jeu des deux côtés est vif, leste, rapide :
Faux braves affectant une allure intrépide,
Et par des mots amers désavoués tout bas,
S'excitant au courage et n'y parvenant pas,

Vaincus par un amour ardent, jeune, sincère,
Tout près de se briser, leur lien se resserre :
Gênés de leur serment qu'ils voudraient violer,
Leur orgueil expirant cherche à capituler.
La scène dans sa marche est ici ralentie ;
L'attendrissement vient, la colère est partie.
Mais ces amants encor semblent prendre plaisir
A retarder l'instant qu'appelle leur désir :
L'un veut demander grâce et craint qu'on le refuse ;
L'autre pour pardonner attend que l'on s'accuse.
Ils retiennent tous deux le mot tendre et charmant,
Signal accoutumé du raccommodement :
Ce mot échappe enfin ; mais avant qu'ils le disent,
Il faut que dans leurs yeux les spectateurs le lisent,
Qu'on sente de leurs cœurs l'inquiet repentir
Aux soupirs amoureux qui n'osent en sortir,
Mais par qui leur parole hésite et leur voix tremble :
C'est un duo qui veut un admirable ensemble.

D'un mouvement égal l'un l'autre s'irritant,
L'impression donnée est rendue à l'instant.
Des sexes différents la nuance s'observe :
Si l'un a plus de feu, l'autre a plus de réserve.

C'est pour nous un tableau suave et ravissant
Qu'un amour ignoré du cœur qui le ressent.
Enfant du bon Sedaine, aimable Victorine,
J'ai vu Mars te prêter, avec sa voix divine,
Les attraits ingénus qu'épargnait, dans son cours,
Le vieillard si pressé d'emporter nos beaux jours.
Le fils de la maison, par le lait de ta mère
Entre vous partagé, devint presque ton frère :
Il est beau, jeune, aimable ; et toi, dans ta candeur,
Tu l'aimes autrement que ne l'aime sa sœur.
Au seul mot de duel la frayeur te domine ;
L'amour non-seulement prévoit, mais il devine :

Tremblante pour des jours qui te sont précieux,
D'involontaires pleurs humectent tes doux yeux.
Il tarde à revenir, et toujours vers la porte
Ou ton pas se dirige, ou ton regard se porte;
Plus tard, folle de joie, on te voit en sautant
Annoncer le retour que tu désirais tant:
Ainsi, sans que jamais un mot d'amour t'échappe,
Chez toi l'amour toujours se révèle et nous frappe.
Ce jeune maître, hélas! si tendrement chéri,
Abusée un instant, tu crois qu'il a péri.
Dans les yeux de son père alors cherchant à lire,
Un effroi douloureux t'oppresse et te déchire,
Et toute au désespoir d'un si cruel trépas,
Tu dis en sanglotant: *Je ne pleurerai pas.*
Mais il vit; le voici, l'objet de tes alarmes;
Le bonheur en tes yeux amène d'autres larmes;
De ton sein tout à coup un cri s'est élancé;
Le chagrin par la joie est soudain effacé.

Dans ce rôle parfois des actrices vulgaires,
Fières d'exagérer ces mouvements contraires,
Des passions du drame affectent les élans :
L'excès est le défaut des modernes talents.
Chez notre Mars, toujours gracieuse et gentille,
C'étaient des mots, des pleurs, des cris de jeune fille.
Un rôle d'innocence et d'ingénuité,
Même dans la douleur veut de la chasteté.

J'aperçois Chérubin que son âge tourmente :
En lui le cœur s'éveille et le désir fermente,
Et le sein tout gonflé par d'inquiets soupirs,
Il appelle l'amour, en cherche les plaisirs,
Les mystères charmants qu'il rêve et qu'il ignore.
Il a quitté l'enfance et n'est point homme encore :
Aussi c'est une actrice au jeune et doux minois,
Dont le beau page emprunte et les traits et la voix.

Chaque femme le charme et lui semble divine :
Prêt, au besoin, d'aimer la vieille Marceline,
Il voudrait une oreille, un cœur pour y poser
Ce mot : *J'aime*, suivi d'un amoureux baiser.
Leste, espiègle, hardi parfois, il ose à peine
Lever ses deux grands yeux sur sa belle marraine :
Il se trouble à l'aspect de ses nobles appas,
Et du trouble qu'il cause il ne s'aperçoit pas.
Quel bonheur le transporte et quel feu le dévore,
En sentant sur son front la bouche qu'il adore !
Parle-t-on d'un soufflet en chemin détourné,
Par un autre reçu, mais à lui destiné,
A demander raison le voici qui s'apprête,
Et la main sur l'épée, il redresse la tête.
Cet officier imberbe est un héros naissant :
En le voyant si tendre et si fier, on pressent
Que son cœur, poursuivant une double victoire,
Aura pour passions les femmes et la gloire.

Montrez dans Chérubin du feu, de la gaîté;
A la grâce surtout joignez l'agilité.
Il court plus qu'il ne marche, et, prompt à fuir son maître,
Se jette en un fauteuil, saute par la fenêtre :
C'est, Beaumarchais l'a dit, un polisson charmant,
Qu'envierait une mère, et qu'on gronde en l'aimant.

Pour lui quel sentiment éprouve la comtesse?
De l'amour? Pas encore : une vague tendresse,
Un de ces sentiments funestes au devoir,
Et tout pleins d'un danger qu'on voudrait ne pas voir.
Son époux la néglige, et, dans sa solitude,
D'un air distrait, rêveur, elle a pris l'habitude.
Où vont sa rêverie et sa distraction?
Observez-la : voyez sa vive émotion
Quand au page charmant qu'elle regarde à peine,
Elle adresse l'adieu que doit une marraine.

Elle rougit, hésite, et n'ose envisager
Ce jeune Chérubin, son rêve et son danger.
Craignant une fatale et séduisante amorce,
Elle veut se combattre et n'en a pas la force.
Cet enfant, à la voix si tendre, à l'œil si doux,
Elle l'entend chanter son amour à genoux,
Et par mille détails de toilette, elle semble
Rechercher un péril dont pourtant elle tremble.

Aux types féminins créés par Marivaux
Le public a toujours prodigué ses bravos.
Charmante Italienne à Paris transplantée,
Silvia les offrit à la foule enchantée :
Un rôle, où son talent jamais ne s'oublia,
Fut orné par l'auteur du nom de Silvia.
Contat et Mars, depuis, ont de ces personnages
Reproduit à leur tour de brillantes images.



Toutes deux possédaient le secret d'exprimer
Et le désir de plaire et la crainte d'aimer,
Cet amour plein d'esprit, de bon ton et de grâces,
Et dont notre sourire accueille les disgrâces.
L'une et l'autre savaient, avec un art charmant,
Retarder un aveu jusques au dénoûment :
Car cet aveu si doux que l'on brûle d'entendre,
Marivaux s'ingénie à nous le faire attendre.
C'est là que son talent se montre avec bonheur :
Connaissant, disait-on, tous les sentiers du cœur
Dont notre Poquelin a su les grandes routes,
Il offre à nos regards de gracieuses joûtes
Où, le combat fini, ceux qui luttaient entre eux
Sont des vainqueurs soumis et des vaincus heureux.

Marivaux, de l'amour retraçant la puissance,
Pour mieux peindre *ses jeux*, le montre à sa naissance.

Redoutant le danger des nœuds mal assortis,
Dorante et Silvia, tous les deux travestis,
S'éprouvent; mais il faut qu'en les voyant paraître,
Sous l'habit du valet on devine le maître,
Qu'ils s'étonnent l'un l'autre, et, qu'insensiblement,
L'étonnement amène un tendre sentiment.
Imitez de l'auteur la faute volontaire :
De leur déguisement trahissant le mystère,
Les héros de sa pièce, en leur galant jargon,
Prêtent à l'antichambre un esprit de salon.
Pasquin, Lisette, avec leur attitude outrée,
Sous leurs brillants habits ont un ton de livrée,
Et de la vérité l'auteur peu soucieux
Veut ici divertir notre esprit et nos yeux.
Chacun d'eux à singer son maître s'étudie,
Et l'imitation est de la parodie :
Mais on les voit du moins tenter un vain effort
Pour mettre leur langage et leurs habits d'accord.

Les maîtres, moins sensés, semblent croire inutile
De réformer en eux la tournure et le style.
La naissance et le rang semblent les séparer;
Maudissant leur destin, ils doivent l'admirer :
Rencontrer chez des gens de condition basse
Cette distinction, cet esprit plein de grâce,
Ce langage au ton noble, aux tours ingénieux,
Tout ce qui charme enfin l'esprit, l'âme et les yeux,
Ce contraste éclatant de l'état, du mérite,
Injustice du sort dont notre cœur s'irrite,
Que de séductions! comment leur échapper?
L'amour de toutes parts les vient envelopper.
Dès le commencement leur défaite est certaine :
Combat-on un danger qu'on aperçoit à peine?
Livrés en imprudents qui ne redoutent rien
Au charme de leur vue et de leur entretien,
Ils se laissent glisser sur l'invisible pente.
Étincelle d'abord, et plus tard flamme ardente,

Le sentiment qu'en eux on voit naître sitôt
Grandit à chaque scène et presque à chaque mot;
A l'oubli de leur rang on sent qu'il les entraîne.
Silvia, qui déjà tient Dorante en sa chaîne,
Des douceurs d'un laquais en vain se défendant,
S'étonne de rester et reste cependant.
Repoussant faiblement un amour qui l'outrage,
Par des mots trop flatteurs sa bouche l'encourage;
Puis, elle sent sa faute, et pour la réparer,
Affecte une rigueur qui permet d'espérer.
Sans le vouloir enfin, son imprudence jette
Le faux Pasquin aux pieds de la fausse Lisette.
Quelle confusion alors là vient saisir!
Sa honte toutefois se mêle de plaisir.
Mais aux propos moqueurs et d'un père et d'un frère,
Elle sent de son cœur déborder la colère,
Et l'actrice doit faire éclater avec art
L'impétuosité d'un courroux babillard.

Avec art, ai-je dit : car son débit rapide
Ne doit jamais cesser d'être net et limpide,
Et sous un fol excès de volubilité
La noblesse s'efface ainsi que la clarté.

Confuse, en elle-même elle n'ose descendre ;
Elle a peur d'y trouver un sentiment trop tendre.
Ici doit se montrer un jeu discret et fin.
Mais hélas ! que prévoir? qui pourra mettre fin
Aux combats, à la honte où son âme est en proie?
Ciel !... un mot change tout : d'une ineffable joie
On voit dans son regard luire un subit éclair,
Et son cœur peut sans crainte aimer : *elle y voit clair.*
A ses tourments succède un bonheur qui l'enivre :
Ainsi d'un songe affreux le réveil nous délivre.
O de ses maux secrets fortuné dénouement !
Mais c'est peu : Silvia veut que son jeune amant,

Pour la rendre de lui plus certaine et plus fière,
Sacrifie à l'amour sa raison tout entière,
Et que son nom, son rang, il les ose oublier
Jusqu'à ne point rougir de se mésallier;
Il faut à son orgueil cette nouvelle joie.
Que de coquetterie alors elle déploie!
La ruse féminine éclate en tout son jour.
Renfermant son bonheur et voilant son amour,
Que de piéges charmants tendus avec adresse!
Montrant, sans les livrer, des trésors de tendresse,
Elle ne donne pas, mais n'ôte pas l'espoir :
Galathée, en fuyant, se laisse apercevoir.
Elle veut cet amour qui brave un sort funeste,
Que l'obstacle grandit et qu'une faute atteste;
Et que Dorante, heureux d'aimer et d'être aimé,
Forme avec joie un nœud par le monde blâmé.
Mais pour justifier la faute qu'elle exige,
Pour que la passion aille jusqu'au vertige,

Pour qu'il puisse surtout d'elle s'enorgueillir,
D'une nouvelle grâce elle sait s'embellir.
Quelle délicatesse et d'âme et de langage !
A lui cacher sa flamme elle-même l'engage.
En d'étranges erreurs craignant de le jeter,
A cette ardeur si vive on la voit résister.
Mais quelle résistance et molle et séduisante !
Quel regard attendri ! quelle voix caressante !
Non ; si charmant qu'il fût, nul aveu n'offrirait
De ce refus si doux le gracieux attrait.
Dorante tombe aux pieds de cette enchanteresse,
Et Silvia, trop sûre enfin de sa tendresse,
D'un essai dangereux sortie avec honneur,
Est brillante d'amour, d'orgueil et de bonheur.

Dubois [1], valet rusé, d'espèce peu commune,
D'un maître qu'il chérit veut faire la fortune.
Voyez comme par lui, de détour en détour,
Une opulente veuve est conduite à l'amour.
Sans pitié pour Dorante et sa flamme insensée,
Quand elle croit qu'une autre a troublé sa pensée
(Une femme plaint peu, vaine de ses appas,
Le délire amoureux qu'elle n'inspire pas),
Prête à chasser l'amant à sa beauté rebelle,
Et qui, brûlant d'amour, ne brûle point pour elle,
Elle apprend de Dubois qu'il l'adore, et soudain
Adieu l'altier dépit et l'apparent dédain!
Semblable au pur rayon d'une aurore nouvelle,
Une douce lumière en son œil étincelle :
L'heureux étonnement qui la vient ranimer
Peint le bonheur de plaire et le désir d'aimer.

[1] Dans *les Fausses confidences*, de Marivaux.

A de menteurs récits dont elle s'émerveille
Elle suspend ses yeux, son âme, son oreille.
Elle interroge, et veut savoir le lieu, le jour,
L'instant qui de Dorante a vu naître l'amour.
Non sans quelque plaisir, croyant à sa démence,
C'est par la vanité que son amour commence.
Ici d'un cœur ému les mouvements secrets
Doivent se refléter en de mobiles traits.

Rappelons-nous de Mars la figure charmante :
Dans ses regards plus doux on présageait l'amante.
Le tendre sentiment en son âme naissant
De la compassion prenait l'aimable accent.
Dans ce rôle Contat, sa belle devancière,
Portait son jeu brillant, sa piquante manière,
Et peut-être ses yeux, qu'animait le désir,
S'arrêtaient sur Dorante avec trop de plaisir.

Des dons extérieurs Mars semblait moins charmée;
Elle se laissait prendre au bonheur d'être aimée,
Et dans l'expression d'une croissante ardeur
L'une avait plus de verve, et l'autre de pudeur.

Mais laissons Marivaux et sa muse coquette;
Que de sombres couleurs chargent notre palette :
Varions nos aspects, et sachons, en nos vers,
Après l'amour galant peindre l'amour pervers.

Néron, impatient de ses vertus factices,
Sent au fond de son cœur bouillonner tous les vices.
D'une longue contrainte il abjure l'ennui,
Et trois ans d'innocence ont trop pesé sur lui.
Il est las des devoirs où s'enfermait sa vie,
Il est las d'Agrippine, il est las d'Octavie.

Nul obstacle, nul frein ne saurait l'arrêter;
Il a soif de mal faire et se veut contenter.
Aux crimes de son règne il s'apprête, il s'excite :
Néron déjà commence à mériter Tacite.
Dans la nuit, sans égards pour son sexe et son rang,
Junie est entraînée au palais du tyran :
Il a, sans être vu, contemplé ses alarmes,
Sa pâleur, son désordre et ses yeux pleins de larmes;
Et ce triste spectacle, enflammant son désir,
A versé dans son âme un odieux plaisir.
Lorsqu'il fait ce récit à l'infâme Narcisse,
Que sa voix, que son corps de volupté frémisse;
Que son sourire affreux nous donne le frisson.
Mais surtout de la voix ne forcez pas le son.
Néron n'altère point, de ses chants idolâtre,
Une voix par son ordre applaudie au théâtre,
Et son talent d'acteur est par lui respecté;
Il unit l'élégance avec la cruauté.

Puis son âme, plus tard aux forfaits enhardie,
N'a point encore goûté le meurtre et l'incendie :
L'opprobre de son règne est tout dans l'avenir,
Et sur ses pas Néron peut encor revenir.
Aussi, quand du passé lui retraçant les charmes,
Burrhus verse à ses pieds de généreuses larmes,
La vertu rentre au cœur du fils d'Ænobarbus :
Mais Narcisse a bientôt fait oublier Burrhus.
Par lui l'instinct pervers tout à coup se réveille,
Et va continuer les crimes de la veille.
Et ce n'est pas l'amour qui du jeune empereur
Fait renaître soudain l'homicide fureur ;
Non, c'est l'ennui du joug maternel, c'est la rage
Contre un esprit altier dont son sort est l'ouvrage,
Qui ne veut voir en lui qu'un fils obéissant,
Et non de l'univers le maître tout-puissant.
C'est par là que Narcisse et l'attaque et le blesse,
Et qu'il pousse aux forfaits sa fougueuse faiblesse.

L'amour n'est chez Néron qu'un désir effronté,
Un caprice des sens et de la vanité,
Qu'amuse la douleur et que la plainte irrite.
Lâche tyran, tout fier des terreurs qu'il excite,
Dans ses hideux penchants jusqu'à ce jour contraint,
Il brave, en la fuyant, Agrippine qu'il craint,
Et les coups qu'à Pallas a portés sa colère,
Par-dessus l'affranchi vont atteindre la mère.
Octavie est sa femme, et ce titre est son tort :
Le divorce est pour elle un chemin vers la mort.
Lui, les honteux excès, le sang, les jeux scéniques
Seront ses seuls penchants et ses plaisirs uniques.
De sa terrible mère il n'a point hérité
La vaste ambition, l'altière majesté :
Il le sait, s'en irrite, et murmure loin d'elle ;
Mais présente, à son joug il redevient fidèle.
Ce joug, sous qui son front s'indigne de fléchir,
Le parricide seul pourra l'en affranchir.

Dans le Néron naissant présenté par Racine
Que le futur Néron s'annonce et se dessine;
Que l'acteur sache enfin, par un coup de son art,
Dans ce qu'il fait montrer ce qu'il fera plus tard.
Indice de fureur et d'une mort certaine,
Qu'un regard soit lancé sur la femme hautaine
Qui même envers la mort gardera sa fierté,
Offrant aux coups le ventre où Néron fut porté.
Ce bourreau des Romains que la pourpre décore.
L'amitié l'importune, et l'amour, il l'ignore,
Et par les nations lâchement obéi,
Il hait le genre humain comme il en est haï.

Tartuffe dans son sein cache un honteux mystère :
Aimant secrètement d'un amour adultère,
Il veut séduire Elmire, et par la trahison
Payer son bienfaiteur et souiller sa maison.

Il ne se combat point; de remords incapable,
Il n'implore point Dieu contre un amour coupable;
Il veille sur Elmire en jaloux, en amant:
Mais nulle trace en lui d'un amoureux tourment.
Loin de perdre un seul jour l'appétit et le somme,
Loin de vivre de pleurs, de soupirs, le saint homme
De la chair des perdrix nourrit son teint vermeil,
S'humecte de bon vin et dort d'un long sommeil.

Elmire de Tartuffe a deviné la flamme;
L'œil d'une femme lit si vite dans notre âme!
Pendant quelques instants elle sait esquiver
La déclaration toujours près d'arriver.
Pour lui, de sa santé s'informant avec zèle,
Doucement il s'efforce à se rapprocher d'elle;
Il parcourt tant d'attraits de ses cyniques yeux,
Pieusement baissés pour les admirer mieux.

Sans en oser parler, il montre sa tendresse,
S'empare de ses doigts qu'avec amour il presse,
Pose sur ses genoux une indiscrète main,
Sait, s'il fut trop hardi, s'arrêter en chemin.
Pour ses témérités invente des excuses,
Et s'avance à travers mille petites ruses.
Écoutez ses discours remplis d'un si doux miel;
Comme il parle toujours de Dieu, toujours du ciel!
C'est avec un langage humble, ardent et mystique
Qu'il attente à l'honneur du foyer domestique.
A l'épouse d'Orgon déclarant son ardeur,
Son impudicité lui parle de pudeur.
Mais il ne la doit pas condamner au martyre
D'une nymphe exposée aux transports d'un satyre
Et le fourbe sait trop qu'à lui-même fatal,
Il la révolterait par un amour brutal.
Heureux d'un tête-à-tête où l'on daigne l'entendre,
Sa voix, sans s'élever, est animée et tendre;

D'un ton mystérieux il s'exprime, et toujours
Suit d'un œil inquiet l'effet de ses discours.
Avec quelle mielleuse et sournoise impudence
Il vante des dévots l'amoureuse prudence!
Pour attirer Elmire en un piége trompeur,
Il l'espère tenter par *un plaisir sans peur* :
Sans peur! et c'est ainsi que pour toute morale,
Il prêche effrontément la crainte du scandale,
Et qu'il ose, poussant l'audace jusqu'au bout,
Nier Celui que nul ne voit, et qui voit tout.

Accusé par Damis, l'aveu même du crime
Aux yeux trompés d'Orgon est un acte sublime :
Ce qui dut les briser resserre leurs liens;
Avec sa fille encor il lui donne ses biens,
Et l'auteur, par un trait de son puissant génie,
Renoue une action que l'on croyait finie.

Mais au but qu'il poursuit comment parviendra-t-il?
Par quel moyen tromper un trompeur si subtil?
Ici Molière encor mérite qu'on l'admire.

Tartuffe est par Dorine appelé près d'Elmire.
Honteux de son secret par Damis dénoncé,
Et contre elle le cœur doublement courroucé
De l'accusation par sa bouche appuyée,
Et du fâcheux accueil dont sa flamme est payée,
D'un outrage récent supportant mal le poids,
Son abord est contraint, froid et fier à la fois.
Celle dont il reçut ce vertueux outrage
Lui tient en ce moment un différent langage :
Il l'entend, la regarde, et de ce changement
Lui demande la cause avec étonnement.
Puis, avec défiance il observe, il écoute
Cette femme faisant un aveu qui lui coûte,

Et dont l'émotion, que doit toujours sentir
La sincère vertu condamnée à mentir,
Peut aux yeux de Tartuffe, en cet instant d'épreuve,
D'une illicite flamme être l'heureuse preuve.
Trop imprudent d'abord, Tartuffe maintenant,
A force de prudence, est trop entreprenant;
Il ose de l'amour vouloir le dernier gage :
Il demanderait moins s'il croyait davantage.
Bientôt le spectateur voit du fourbe effronté
S'accroître les désirs et la témérité.
Dans ses sens tout à coup une fièvre s'allume :
Elmire s'arme en vain de son pudique rhume,
Et par le double sens qu'enferment ses discours,
En feignant de se rendre, appelle à son secours.
Mais on croirait qu'Orgon, moins mari que complice,
Attend que devant lui son affront s'accomplisse.
Notre imposteur, que rien n'arrête en ce moment,
Marche aux *réalités* qu'il convoite ardemment,

Et dans l'expression de sa flamme insolente,
Son regard est hardi, sa parole brûlante.
Tout obstacle est vaincu, tout scrupule levé ;
Encor quelques instants, le crime est achevé :
Devant un mot pourtant il s'arrête, il hésite;
Le ciel, dont tant de fois a parlé l'hypocrite,
Tout à coup par Elmire entre eux deux est placé;
Et c'est devant ce mot, par lui tant prononcé,
Que le masque arraché tombe enfin, et Molière
Du monstre nous fait voir la laideur tout entière.
Mais toujours par l'effet d'un art prodigieux,
Tartuffe est ridicule, en étant odieux.
Sous deux aspects divers sa figure nous frappe :
L'indignation gronde et le rire s'échappe.
Pour être reproduit avec fidélité,
Il faut qu'il soit comique en sa perversité.

Cet air faux et cafard sur un visage austère,
Ces yeux levés au ciel, ou baissés vers la terre,
Et d'où s'enfuit parfois sa feinte humilité
S'effaçant sous l'audace et la lubricité,
Ces mains jointes, toujours simulant la prière,
Cette langue mystique, à lui si familière,
Et dont il use même en ses propos d'amour;
Et quand son imposture éclate en tout son jour,
Cet homme, qui devrait implorer l'indulgence,
Osant, au nom du ciel, promettre la vengeance,
Son plaisir du malheur par lui-même apporté
Sous le toit bienfaisant qui l'avait abrité,
Et du nom révéré du prince, le perfide,
Comme du nom du ciel, se faisant une égide,
Ce scélérat à tous parlant superbement,
Et muet tout à coup devant son châtiment;
Ces fiers coups de pinceau donnés par un grand maître
Que rien n'a surpassés, n'égalera peut-être,

Voilà ce qu'au théâtre un acteur studieux
A le noble devoir de montrer à nos yeux.
Que jamais au travail votre talent rebelle
Ne recule devant une tâche si belle!
Que l'admiration sache vous inspirer!
C'est ne comprendre point que ne point admirer.

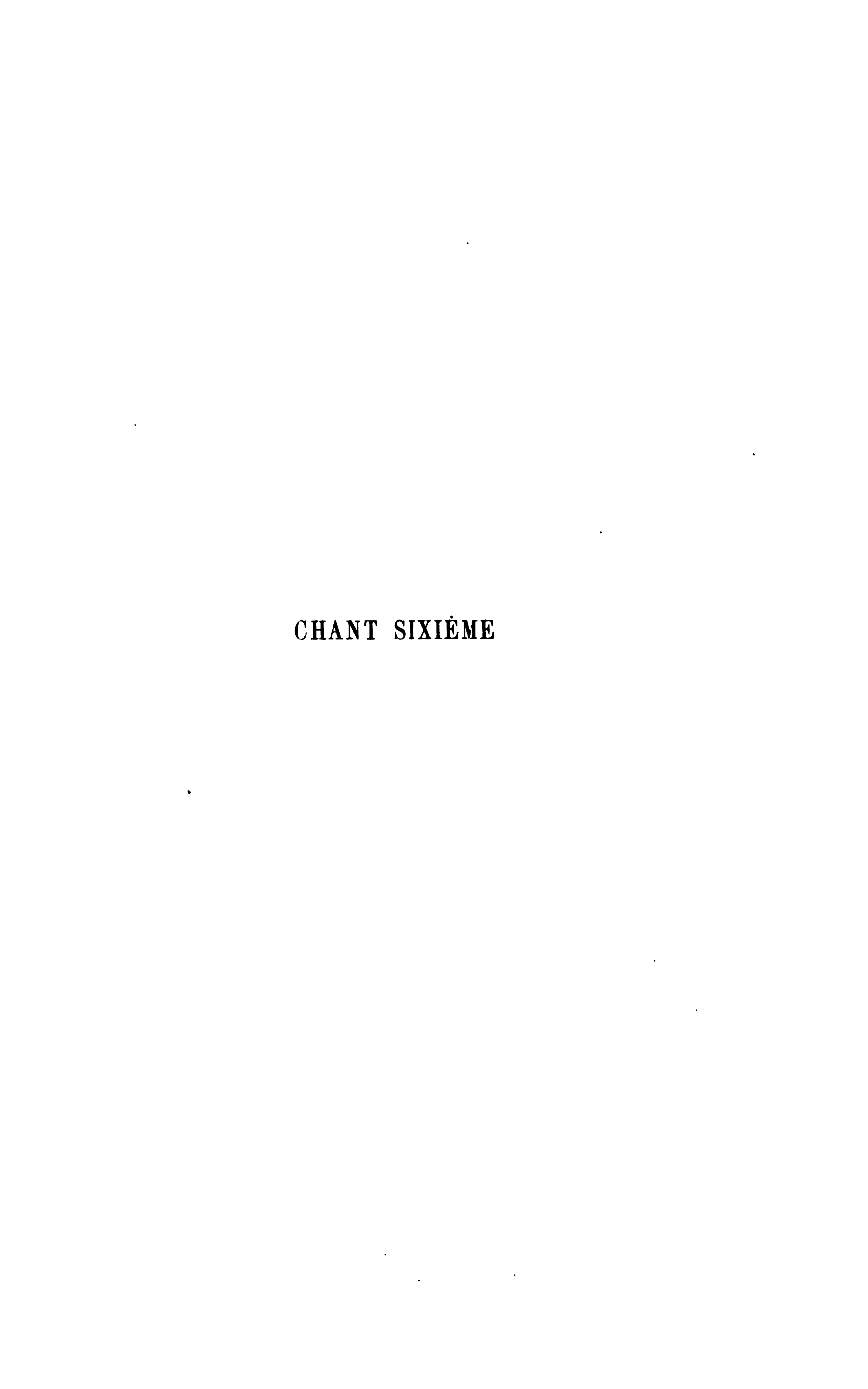
L'auteur d'une telle œuvre eut un affreux salaire.
Des bigots démasqués l'implacable colère
Persécuta sa vie et châtia sa mort,
Et Bossuet s'unit à leur barbare effort :
On voit avec douleur, lorsque Molière tombe,
L'Aigle de Meaux lancer la foudre sur sa tombe.
O grand prédicateur de la divine loi,
Le grand poëte, hélas! fut outragé par toi;
Tu ne pardonnas point ainsi que Dieu l'ordonne :
Mais l'ombre de Molière aujourd'hui te pardonne,

Molière, qu'à sa mort bénit la charité.
Tu ne prévoyais pas que la postérité,
Juge intègre de ceux que leur siècle renomme,
Dans chacun de vous deux saluerait un grand homme;
Qu'égaux devant la gloire, un jour du même éclat
Ses rayons couvriraient l'acteur et le prélat.
Molière pouvait-il, du haut de son génie,
S'abaisser jusqu'à croire à son ignominie?
Dans les jeux de la scène habile à nous charmer,
Ce qu'écrivait l'auteur, l'acteur sut l'exprimer.
Les méchants et les sots, race toujours nombreuse,
Sur la scène traînés par sa main vigoureuse,
Flagellés par ses traits pleins de verve et de sel,
Y subissaient l'affront d'un rire universel.
Tandis que Bossuet, éloquemment austère,
Étalait le néant des grandeurs de la terre,
Enseignait nos devoirs avec sévérité,
Molière plaisamment disait la vérité,

Sur le théâtre, à tous faisant justice égale,
Frappait du vice heureux l'impunité légale.

C'est pour de tels forfaits que son nom fut flétri,
Son cercueil insulté, ses mânes sans abri.
O honte ! ô d'un beau siècle indigne barbarie !
France, n'entends-tu pas sa veuve qui te crie :
Quoi ! point de sépulture à ses restes mortels !
Et la Grèce à cet homme eût dressé des autels !
Ah ! celle qui parlait ainsi devant son ombre
Le condamna vivant à des tourments sans nombre.
Elle lui refusa ces plaisirs du foyer
Où les chagrins publics se viennent oublier,
Ce bonheur domestique où, dans les jours d'orage,
L'âme prête à faillir retrempe son courage.
Parmi tant de soucis, de travaux accablants,
Quelques doux mots mêlés à des pleurs consolants,

Les soins affectueux, la causerie intime,
Un regard qui repose, un souris qui ranime,
Voilà ce qui manquait à ce cœur enflammé
Mourant de la douleur d'aimer sans être aimé.
Toi, sourde tant de fois à ses cris de détresse,
Pourquoi ces vains élans de tardive tendresse?
Va, cesse d'étaler si fastueusement
Ton hypocrite deuil, tes larmes d'un moment.
Offre de tes remords une plus sûre preuve :
Femme infidèle, sois une fidèle veuve;
Garde pieusement son souvenir... mais non;
Dans un vulgaire hymen tu cours perdre un beau nom.
Honte sur ta mémoire, âme froide et grossière,
Qui n'as pas su mourir la veuve de Molière!



CHANT SIXIÈME

CHANT SIXIÈME

Des tendres sentiments, présents de l'Éternel,
Le plus beau, le plus saint est l'amour maternel.
La mère ne vit point pour elle ; non : ravie
De placer dans un autre et son âme et sa vie,
Les douleurs qu'il coûta le lui rendent plus cher :
C'est le sang de son sang et la chair de sa chair.
Il n'est rien que pour lui son courage n'affronte :
Elle brave la mort, elle accepte la honte.

Quel oubli de soi-même en tous ses dévouements!
Quelle affection pure, immense, et des amants
Combien l'amour charnel, égoïste, éphémère,
Est petit à côté de l'amour d'une mère!
Voyez Mérope : un fils, au trépas arraché,
Dans le fond des déserts est loin d'elle caché :
Elle le croit frappé par une main barbare :
Jusqu'à la rage alors sa tendresse s'égare;
Elle veut le venger par un meurtre nouveau,
Et reine, elle se change en un sanglant bourreau.
A nous faire accepter cette affreuse vengeance
Appliquez et votre âme et votre intelligence.
Que ce cœur maternel à se troubler soit prompt;
Que son pâle visage et les plis de son front
D'une longue douleur attestent l'habitude;
Que son regard, errant avec inquiétude,
Semble chercher partout cet enfant précieux,
Ou, tourné vers le ciel, aille implorer les dieux.

Hors le fils qu'elle pleure, il n'est rien qui la touche ;
Elle n'a que deux noms dans le cœur, dans la bouche :
Narbas, Égisthe.... Hélas ! quand reparaîtra-t-il,
Narbas, ce vieil ami qui guida son exil,
A qui fut confié le noble sang d'Alcide ?
A-t-il quitté les champs de Messène ? l'Élide
A-t-elle recueilli ce fils, son cher trésor ?...
O doute ! affreux soupçon ! Respire-t-il encor ?...
De pensée en pensée ainsi flottant sans cesse,
Ce n'est point la langueur d'une morne tristesse
Qui s'exhale de l'âme en un accent plaintif :
Sa plainte est inquiète et son chagrin actif.

La douleur d'Andromaque est moins impétueuse
Dans son malheur, d'Hector la veuve vertueuse
Au fruit de leur hymen peut du moins chaque jour
Porter quelques baisers permis à son amour.

Au destin qui l'opprime elle soumet son âme :
Mais elle craint Pyrrhus et sa fougueuse flamme,
Et composant ses yeux, son maintien, son accent,
Évite de blesser un vainqueur tout-puissant,
Prêt, dans son orgueilleuse et féroce colère,
A venger sur l'enfant les mépris de la mère.
Pour éteindre l'amour dont s'accroît son malheur,
Elle montre ses traits flétris par la douleur,
Et combat de Pyrrhus la barbare tendresse
Par ses discours tout pleins d'une pieuse adresse.

Mérope a plus d'audace : au sujet orgueilleux
Qui, pensant qu'un soldat peut se passer d'aïeux,
Ose offrir à sa reine une main déloyale,
Elle oppose l'orgueil de sa race royale.
Mais les événements se pressent; à l'instant
Qu'Égisthe va périr, un cri part; elle entend,

Elle revoit Narbas qui, pâle, hors d'haleine,
Accourt pour épargner un remords à sa reine.
Ses autres fils, l'époux qu'elle a longtemps pleurés
Par l'affreux Polyphonte ont été massacrés;
Narbas le lui révèle, et cependant l'infâme
Veut ravir de Cresphonte et le trône et la femme;
Il est proclamé roi par le peuple aveuglé.
Surpris qu'en sa douleur Mérope ait reculé
D'un obscur assassin le juste sacrifice,
Craignant dans ce retard un secret artifice,
C'est à lui seul, dit-il, qu'elle doit confier
Le châtiment prochain du jeune meurtrier.
Condamnée aux tourments d'une horrible contrainte,
Il faut qu'elle déguise et sa haine et sa crainte,
Et devant le tyran nous la voyons trembler,
En défendant celui qu'elle allait immoler.
Quand, fièrement bravé, Polyphonte, en sa rage,
Commande de frapper l'insolent qui l'outrage,

Que l'actrice réponde à cet ordre cruel
Par les cris déchirants de l'amour maternel.
On dit que Dumesnil, cette sublime artiste,
Traversant le théâtre, accourait vers Égisthe,
Le couvrait de baisers, de pleurs, semblait alors
Lui faire contre tous un rempart de son corps,
Par son regard, empreint d'une superbe audace,
Défendait d'attenter au dernier de sa race;
Puis, s'effrayant soudain de sa témérité,
Aux genoux du tyran qu'elle avait insulté,
Tombait, et n'opposait alors pour toutes armes
Que son humble prière et ses touchantes larmes.
Jadis, il m'en souvient, j'ai vu plus d'un vieillard,
Heureux de me conter ces triomphes de l'art,
Que l'art même inscrivit dans ses glorieux fastes.
De son jeu, disaient-ils, les rapides contrastes,
Cette craintive voix, cet accent foudroyant,
Cet œil fier se voilant d'un regard suppliant,

Ces cris que l âme jette et qui vont saisir l'âme,
Ce désordre éloquent, cette tragique flamme
Passionnaient la foule; et chaque spectateur,
Oubliant le théâtre, et l'actrice, et l'auteur,
Pleurait, et ne voyait qu'une mère éplorée
Pour le salut d'un fils saintement inspirée;
Et ces vieillards émus, dont j'écoutais la voix,
Retrouvaient dans leurs yeux les larmes d'autrefois.

Andromaque nous montre, à la fois douce et fière,
Non l'insolent courroux d'une captive altière,
Mais le respect d'un nom qui des Grecs fut l'effroi.
La veuve d'un héros, digne fille d'un roi,
Sans murmure subit des maux sans espérance :
On plaint, en l'admirant, cette noble souffrance.
Mais ses pleurs pour son fils ont vainement coulé;
Aux frayeurs de la Grèce il doit être immolé;

Andromaque a lassé d'une plainte inutile
Et la fille d'Hélène et l'héritier d'Achille.
Ah! quand d'Astyanax l'arrêt est prononcé,
Entendez-vous le cri de son sein élancé?
Voyez-vous tout à coup quelle terreur l'entraîne
Aux genoux du cruel qui retrace à sa haine
Son Ilion détruit, les siens qu'il fit périr,
Son époux qui n'est plus, son fils qui va mourir?
Vains efforts! vain espoir!... Que faire? Sera-t-elle
Une infidèle veuve, une mère cruelle?
De deux devoirs pieux lequel sera vainqueur?
Elle charme l'oreille en déchirant le cœur.
Quelle antique beauté! quelle langue divine!
C'est Homère inspirant la Muse de Racine.
Comment sauver l'enfant promis à des bourreaux?...
Sur sa tombe elle ira consulter le héros
Qu'Œacide a plongé dans la nuit éternelle,
Et ses ordres sacrés seront suivis par elle.

Il parle ; à son arrêt Andromaque souscrit.
Pour assurer un père à l'orphelin proscrit,
Elle épouse Pyrrhus qui l'attend dans le temple :
Là, devant son époux dont l'ombre la contemple,
Sa main, pour s'épargner la honte d'un remord,
Va la faire passer de l'hymen à la mort.
Sous un calme apparent, de chagrin oppressée,
A la triste Cléone elle dit sa pensée.
Confie à sa fidèle et tendre affection
Le seul débris vivant des grandeurs d'Ilion ;
Elle espère trouver dans ses soins, dans son zèle,
Pour l'enfant qu'elle quitte une mère nouvelle :
Elle contient ses pleurs dans son sein; mais parfois
L'émotion qui monte altère un peu sa voix.
Que l'actrice toujours simple, noble et touchante,
N'offre point à l'oreille une douleur qui chante.
Espérons que les jours sont à jamais passés
Des roucoulantes voix, des chagrins cadencés;

Que, bannissant l'emphase, une raison plus saine
Fixera pour jamais sur la tragique scène
Ce débit poétique ensemble et naturel
Dont l'art, depuis Talma, fit présent à Rachel.

Près des vaisseaux oisifs aux rivages d'Aulide,
Quel orgueil brille au front de l'épouse d'Atride !
Son port majestueux et son langage fier
Nous révèlent un sang chéri de Jupiter,
La fille de Léda par de saints nœuds unie
Au plus puissant des rois qu'honore l'Hellénie.
Pour disputer son sang à des dieux en courroux,
Clytemnestre d'Achille embrasse les genoux,
Tant l'amour maternel, qu'un grand devoir réclame,
Au-dessus de l'orgueil sait élever une âme !
Cependant, d'une mère humiliant les droits,
Elle ne tombe point aux pieds du roi des rois,

Si la valeur d'Achille est par elle implorée,
Elle traite en égale avec le fils d'Atrée.
Quand elle veut répondre à ce prince odieux
Ordonnant sans pitié l'obéissance aux dieux,
Ses paroles d'abord sont lentes, mesurées;
Elle a les yeux ardents, fixes, les dents serrées,
Et bientôt de son sein gonflé par la fureur
Débordent le mépris, et la haine, et l'horreur.
Oh! comme en gémissant, elle se représente
Sa fille, chaste vierge et victime innocente,
Par Calchas immolée, et ce prêtre cruel
Dans ses flancs déchirés interrogeant le ciel!
D'un affreux désespoir à ce tableau frappée,
Sa voix est de sanglots, de pleurs entrecoupée;
On la voit succombant sous le poids de son deuil,
Et son corps est sans force, et son front sans orgueil.
Tout à coup (d'une mère, ô vaillante tendresse!)
De toute sa hauteur la voilà qui se dresse,

Et lançant vers Atride un défi menaçant,
Redevient orgueilleuse en désobéissant.
C'est là qu'il faut tonner, là qu'il faut être belle
De maternel amour et de fierté rebelle,
Et, dans un jeu sublime en sa simplicité,
Allier le désordre avec la majesté.

Est-il un plus beau nom que celui d'Antigone?
Des siècles écoulés le respect environne
Cette touchante image et ce type idéal
De l'amour fraternel, de l'amour filial.
Ducis à nos regards l'offre près de son père,
Guidant et consolant une grande misère :
Elle est d'un triste roi détrôné par les dieux
Le bâton de vieillesse, et la joie, et les yeux.
Si Ducis a chargé de couleurs infidèles
Les superbes tableaux de ses fameux modèles,

Du moins il sut trouver, poète par le cœur,
De réelles beautés qu'avec un ris moqueur
A sa mémoire en vain la justice dénie :
A force de vertus il avait du génie.
Eh! qui peut contempler sans respect, sans pitié,
Ce proscrit du destin sur sa fille appuyé,
Ce coupable innocent, cette grandeur qui tombe,
Mendiant un asile et cherchant une tombe?
Traînant en fugitif ses déplorables jours,
Il n'a que son enfant pour abri, pour secours.
Quand ses fils l'ont chassé, quand chacun l'abandonne,
l partage ses maux avec son Antigone.
Pour elle point d'hymen! son époux, le voilà :
Le sentir, le toucher, s'assurer qu'il est là,
Qu'il conserve la vie en perdant la lumière;
S'il implore les dieux, se joindre à sa prière;
Quand il lance l'insulte à ces dieux ennemis,
Seuls auteurs des forfaits que ses mains ont commis,

Endormir sa fureur dans ses douces étreintes,
Mêler sa voix plaintive à ses amères plaintes,
Calmer de ses esprits l'égarement cruel,
Le rendre à la raison par l'amour paternel,
Faire, à ses doux accents, des lèvres de son père
Descendre le pardon sur un coupable frère :
Telle est, vierge fidèle à ses chastes liens,
La sainte de la Fable et l'ange des païens.

Un père a l'attitude et la voix imposante :
S'il bénit ou maudit, c'est Dieu qu'il représente.
Corneille se fait voir dans toute sa hauteur,
Quand Géronte irrité gourmande un fils menteur.
Voyez, en flétrissant une indigne faiblesse,
Quelle noble origine il donne à la noblesse ;
Entendez-le à ce fils déclarer fièrement
Que, lorsqu'il s'ose dire un gentilhomme, il ment.

Celui-ci de Cliton offre le témoignage :
Le vieillard sent monter la honte à son visage,
S'approche de Dorante, et, s'exprimant plus bas,
Lui demande comment son front ne rougit pas,
En s'abaissant ainsi jusques à reconnaître
Qu'un valet peut avoir plus d'honneur que son maître.

Molière en don Juan peint un cœur vicieux
Bravant les lois, les mœurs, les enfers et les cieux.
Il a (vous en jugez à sa froide attitude),
Du courroux paternel une longue habitude;
Les discours du vieillard ne sauraient l'émouvoir,
Et pour toute réponse il l'invite à s'asseoir.
Don Louis, à ce trait de sublime impudence,
Surpris, indigné, garde un instant le silence,
Sur ce fils, de son nom trop indigne héritier,
Tourne un triste regard plein d'un courroux altier,

Un front où la grandeur respire, où se retrace
La majesté du père et l'orgueil de sa race
Quand il laisse échapper ces mots : *Non, insolent,*
Je ne veux pas m'asseoir, que son débit soit lent.
Il faut qu'ici l'acteur se contienne et s'observe,
Des brusques mouvements que son corps se préserve,
Qu'on sente sous un calme apparent, solennel,
Les nobles grondements du courroux paternel.

Vieillards du grand Corneille, ô fière et noble race,
Salut, père du Cid ! salut, père d'Horace !
Par un corps sans vigueur ton courage est trompé,
Don Diègue, et de ta main le fer s'est échappé.
Devant ton déshonneur un instant immobile,
Ton cœur vaillant maudit ta vieillesse débile ;
Ton nom est à jamais flétri.... mais, ô bonheur !
Un fils digne de toi te va rendre l'honneur.

Le jeune homme paraît : dès qu'il entend son père
Lui dire : *As-tu du cœur?* il bondit de colère :
Son héroïque accent, son geste, son regard
Jettent la joie au cœur du généreux vieillard.
Pourtant Rodrigue hésite au nom de sa maîtresse.
Don Diègue le fait taire : il le pousse, il le presse
D'aller venger l'affront qu'un père va pleurer.
Et comme son amour se plaît à l'admirer,
Quand la mort de Gormas est son vaillant ouvrage!
Comme il lui fait baiser la place où fut l'outrage!
Il a vengé l'honneur de son père offensé :
Qu'il sauve maintenant son pays menacé.
Et Rodrigue obéit; il va joindre le Maure :
Il s'appelle le Cid. Ce n'est pas tout encore :
Chimène le poursuit jusque sous ses lauriers,
Et demande sa tête à tous les chevaliers.
A de nouveaux combats en vain le roi s'oppose :
Don Diègue ne veut pas que son fils se repose,

Et certain de son bras ainsi que de son cœur,
Il cherche des périls pour ce jeune vainqueur.

Ne faites pas d'Horace un vieillard trop farouche.
Citoyen, on l'admire : il faut encor qu'il touche;
Car ce Romain est père. Au moment des adieux,
Il sent son cœur fléchir, des pleurs mouillent ses yeux;
Et quand les deux cités semblent d'accord entre elles
Pour mettre en d'autres mains le soin de leurs querelles,
Il est heureux de croire, au moins quelques instants,
Qu'elles se vont choisir de nouveaux combattants.
De l'époux de Sabine on raconte la fuite :
Comme il est indigné de sa lâche conduite!
Devant des ennemis trahir ainsi l'État!
Ils étaient trois; qu'importe? il fallait qu'il restât,
Qu'il mourût; et ces mots, dont l'oreille est avide,
Doivent être lancés d'un ton bref et rapide.

C'est un sublime élan, saintement inhumain;
C'est le cri de l'honneur que jette un vieux Romain;
Et non content encor d'un énergique blâme,
Il jure de verser le sang de cet infâme.
Quand l'amour du pays a-t-il jamais fait voir
De plus mâles transports, un plus beau désespoir!
Tout à coup quelques mots prononcés par Valère
Dissipent son erreur, éteignent sa colère.
C'est pour Rome qu'aux siens son fils a survécu :
Le guerrier avait fui pour vaincre; il a vaincu.
Et son père est saisi d'une héroïque ivresse;
Il verse avec fierté des larmes d'allégresse.
Quand ce fils s'est souillé du trépas de sa sœur,
Horace consterné le blâme avec douceur,
Et ne veut point venger, à soi-même funeste,
La fille qu'il n'a plus sur le fils qui lui reste.
Pour défendre les jours du coupable vainqueur,
Quelle éloquente voix s'échappe de son cœur!

Il atteste les lieux témoins de sa victoire,
Ces murs retentissant de sa récente gloire,
Et le sacré laurier qui, respecté des dieux,
Protége, en le couvrant, son front victorieux.
Le sien semble entouré d'une sainte auréole;
Un lyrique transport échauffe sa parole,
Et le jeune héros que le vieillard défend,
Comme au champ de bataille est encor triomphant.

En détournant les yeux de ces cœurs magnanimes,
Je vois l'amour du trône enfanter de grands crimes.
D'un fils, dont le nom seul excite encor l'horreur,
Les forfaits d'Agrippine ont fait un empereur:
Mais en le revêtant de la pourpre suprême,
Elle l'a fait régner pour régner elle-même.
Las de son joug, Néron, l'évitant avec soin,
Méconnaît ses bienfaits et la brave de loin;

Car devant elle plein d'une impuissante rage,
Il sent fléchir sa force et tomber son courage.
De celle qui le mit au trône des Césars
Il craindrait d'affronter la voix et les regards,
Et, fuyant le courroux d'une mère outragée,
Par elle vainement sa porte est assiégée.
De la veuve de Claude humiliant l'orgueil,
Burrhus insolemment l'arrête sur le seuil.
Dans l'exil de Pallas sans peine elle devine
Une mortelle atteinte au crédit d'Agrippine.
Elle voit dans Junie au trône s'asseyant
De ses honneurs détruits le présage effrayant,
Et sa colère, alors perdant toute mesure,
Ajoute imprudemment la menace à l'injure.
Mais, songeant que peut-être on va briser demain
Le sceptre que longtemps a dirigé sa main,
Elle craint, au moment de commencer la lutte,
Que Néron en tombant ne l'entraîne en sa chute.

Quel repos, quel espoir lui peut être permis
Dans une cour nouvelle, au milieu d'ennemis,
Ses maîtres maintenant, naguère ses victimes,
Et prêts à la punir des maux dus à ses crimes?
Elle croit (vain espoir d'un orgueil insensé!)
Faire renaître encor son éclat effacé;
Elle croit qu'à sa voix, si longtemps obéie,
Néron va regretter une chaîne haïe,
Un joug qui maintenant commence à lui peser,
Et qu'il ne reprendra que pour le mieux briser.
Mais enfin elle obtient l'entretien qu'elle implore;
Elle peut épancher le fiel qui la dévore.
Montrant que sa fierté survit à son pouvoir,
Assise, elle commande à César de s'asseoir.
Il prend place auprès d'elle et l'écoute en silence,
D'un discours orgueilleux subit la longue offense,
Et l'entend raconter un horrible passé,
Jusqu'au poison qu'à Claude elle a jadis versé,

Tant d'odieux secrets, de honteux artifices,
Bienfaits intéressés, sanguinaires services,
Forfaits qu'elle reproche à ce Néron qu'un jour
Ses forfaits montreront digne d'un tel amour.
Dans ses discours, empreints d'une subtile adresse,
Elle mêle au courroux des accents de tendresse;
D'un sinistre avenir son cœur semble effrayé :
La menace a parfois le ton de la pitié.
Mais lorsque, par Néron facilement trompée,
Elle croit ressaisir sa puissance échappée,
Quel délire d'orgueil éclate en ses regards!
Dans ton triomphe, ô veuve, ô mère des Césars,
Avec quelle fierté ta tête se redresse!
Te fiant aux transports d'une feinte tendresse,
Aux semblants imposteurs du respect filial,
Ta main semble tenir le sceptre impérial.
Quelques instants ont vu s'évanouir ton rêve;
De tes illusions le vain nuage crève.

Britannicus a bu le poison fraternel,
Et bientôt à tes yeux s'offre le criminel.
C'est alors que d'avance insultant sa mémoire,
En vers majestueux tu fais parler l'histoire :
D'une tonnante voix tu maudis le pervers
Qu'en silence bientôt maudira l'univers.
L'actrice en ce moment est plus qu'une mortelle ;
Fière divinité, tout doit grandir en elle :
C'est Némésis qui jette au despote irrité
L'épouvantable arrêt de la postérité.

Bourreau de ses enfants, d'elle seule idolâtre,
Plus criminelle encore, apparaît Cléopâtre.
Oh ! comme on sent brûler dans cette âme d'airain
L'inextinguible soif du pouvoir souverain !
Eh quoi ! du rang suprême il lui faudrait descendre,
Elle, de qui l'orgueil n'a jamais pu comprendre



Que, si le sang versé fraye au trône un chemin,
On ose refuser d'ensanglanter sa main !
Avant que de son front le diadème tombe,
Ses fils, tués par elle, entreront dans la tombe;
Le trône est son seul but, sa seule passion :
Rempli par l'avarice ou par l'ambition,
Aux plus doux sentiments le cœur humain se ferme,
Et pour ses vœux jamais d'obstacle ni de terme.
Opulent, on s'efforce à grossir son trésor;
Au faîte parvenu, l'on veut monter encor.
Observez bien comment la muse du théâtre
Fait parler, fait agir Harpagon, Cléopâtre,
Comment, types parfaits dans des genres divers,
Se montre de leurs cœurs l'égoïsme pervers.
Voyez de quelle ardeur tristement inquiète
L'une aime sa couronne et l'autre sa cassette :
Alceste à Célimène eût trouvé moins d'appas.
Phèdre sent des remords; mais eux, ils n'en ont pas.

Tous deux, multipliant autour d'eux les victimes,
Marchent de honte en honte et de crimes en crimes.
Jamais pour ses enfants Harpagon n'eut d'amour :
Dans Élise et Cléante, à chaque heure du jour,
Il croit voir deux larrons guettant l'instant propice
De lui voler cet or, son tourment, son délice.
Sans respect pour leur père et sans affection,
L'un, payant d'un bon mot sa malédiction,
Reproche à ce vieillard que la colère enflamme
Son ridicule amour et son usure infâme;
L'autre, non moins rebelle à son autorité,
Complice d'un amant, brave un père irrité.
Rival de son fils même, à l'ardeur de Cléante
Il dispute la main d'une fille charmante;
Mais aux jeunes appas dont son cœur est touché
Le sordide vieillard veut plaire à bon marché.
Cet homme, possédé d'une double démence,
D'un budget amoureux comprend peu la dépense,

Et, joué par son fils, se plie en enrageant
A des attentions qui coûtent de l'argent.
Ravi, lorsque sans dot sa fille est acceptée,
Il lui faut par sa femme une dot apportée.
Son oreille toujours écoute ; son regard,
Errant de tous côtés, est sinistre et hagard.
Quel endroit ignoré, quelle sûre cachette
Pourra protéger l'or qu'enferme sa cassette?
Chaque bruit est pour lui l'indice d'un malheur :
Un chien jappe; ce chien vient d'entendre un voleur;
Ses enfants se font signe; ô funeste pensée!
C'est què par ses enfants sa bourse est menacée.
En proie à la colère, agité de soupçons,
D'une peur invincible éprouvant les frissons,
Le jour, la nuit se passe en dévorantes fièvres,
Et le rire jamais n'approcha de ses lèvres.

Cléopâtre nourrit un odieux espoir,
Et veut par la vengeance assurer son pouvoir.
Elle emploie à la fois et la ruse et l'audace;
Mais jamais la grandeur en elle ne s'efface.
Fièrement vers le crime elle marche à grands pas,
Et le ciel en tombant ne l'arrêterait pas.
Séleucus va périr sous un fer homicide:
Au moment de l'hymen, une coupe perfide
A de jeunes époux viendra donner la mort;
Et devant leur trépas sans pitié, sans remord,
Elle ressaisira, dans sa hideuse joie,
Ce sceptre, son amour et sa sanglante proie.
Le sort a déjoué son projet infernal :
Antiochus devant le breuvage fatal
Hésite, retenu par une main aimée.
Lasse d'un long débat, de dépit enflammée,
Elle prend le poison, et (moment plein d'horreur!)
Le verse dans son sein que gonfle la fureur.

C'est ainsi que sa main défait son propre ouvrage.
Contre une mort trop prompte elle lutte avec rage,
Et redressant son corps tordu par les douleurs,
Son front est menaçant, son œil vide de pleurs.
Elle semble braver son horrible agonie,
Vante les attentats dont le ciel l'a punie,
Et sur ceux dont la vie échappe à ses forfaits
Vomit, en expirant, d'exécrables souhaits.

Contemplez maintenant l'Harpagon de Molière;
Il n'a point l'attitude et la parole fière :
Étranger aux forfaits nés de l'ambition,
Son âme est sans grandeur, mais non sans passion.
Ses entrailles, son sang, c'est ainsi qu'il appelle
Cet or que lui ravit une main criminelle.
Dès qu'il s'est aperçu de son trésor volé,
Qu'on entende les cris du vieillard désolé,

Avant qu'il entre, avant qu'à nos yeux il déploie
L'insensé désespoir qui fera notre joie.
Il paraît : la douleur, la fureur à la fois
L'agitent, font trembler ses membres et sa voix,
Et de ses mouvements la brusque véhémence
Nous indique un chagrin voisin de la démence.
On le voit, en criant, précipiter ses pas;
Dans son égarement il aperçoit un bras :
C'est celui du voleur; et soudain il s'élance,
Se saisit de ce bras, puis avec violence
Le presse, le secoue, et redemande encor
Au prétendu larron son argent, son trésor.
Mais il s'agite en vain; rien à sa voix criarde
Ne répond..... il s'étonne, il s'arrête, il regarde;
Il voit ce qu'en son trouble il ne soupçonnait pas,
Et ce bras qu'il pressait était son propre bras.
Alors, confus, il pleure, il sanglote, il adresse
A son argent perdu des mots pleins de tendresse.

Pâle, tremblant, l'esprit de douleur égaré,
Il rêve qu'il est mort et se croit enterré.
On dirait, en voyant la langueur qui l'accable,
Que de tout mouvement son corps est incapable;
Mais, en secret, le cœur lui bat, le sang lui bout.
Il croit entendre un bruit; soudain il est debout,
Et son œil inquiet sans pudeur se hasarde
A chercher son voleur parmi ceux qu'il regarde.
Quelqu'un a remué, parlé; c'est son voleur :
On rit; les insolents! ils raillent son malheur :
C'est qu'ils ont part au crime.... Allons, qu'on les punisse!
Holà! juges, bourreaux, instruments de supplice,
Venez; pour rassurer son esprit éperdu,
Il faut que tout le monde à l'instant soit pendu,
Et s'il ne trouve pas l'or qu'on vient de lui prendre,
Tout le monde pendu, lui-même ira se pendre.

Ainsi, dès le début jusques au dénouement,
Sa vile passion jamais ne se dément.
Pour garder le pouvoir, froidement homicide,
Du sang de ses deux fils Cléopâtre est avide.
Harpagon (il le dit en pleurant son trésor),
A son enfant noyé préférerait son or.
Le style est différent; mais le cœur se ressemble :
Pourtant je ris de l'un ; devant l'autre je tremble.

Puissance du génie! admirables tableaux!
Vieux chefs-d'œuvre, toujours plus jeunes et plus beaux!
Heureux qui, consacrant à de telles merveilles
Son esprit, son courage, et son âme et ses veilles,
Se figure parfois que ces illustres morts
D'un sourire indulgent couronnent ses efforts!

Quel spectacle imposant me ravit et m'étonne!
Du grand prêtre des Juifs j'entends la voix qui tonne;
En des vers où respire une sainte grandeur,
Il annonce aux mortels le réveil du Seigneur;
Leur montre Jéhovah, par un terrible exemple,
Châtiant les forfaits qui souilleront son temple,
Du peuple de Juda la chute et les douleurs;
Et sur ces maux futurs ses yeux versent des pleurs.
Bientôt il voit, sortant de sa longue ruine,
Jérusalem briller d'une splendeur divine,
Et par les rois sa gloire adorée en tout lieu,
Et la terre s'ouvrant pour enfanter son Dieu.
L'Esprit-Saint le transforme, et, prophète, lui-même
A d'un Dieu sur son front la majesté suprême.
Peignez-nous son respect pour la divine loi,
Son amour pour l'enfant qui doit être son Roi,
Et que, du sang royal sacré dépositaire,
Il a caché huit ans au fond du sanctuaire.

Il déteste en Mathan le prêtre déloyal
Quittant les saints autels pour l'autel de Baal :
Quand il le voit, ému d'une haine farouche,
L'insulte à flots pressés s'élance de sa bouche ;
Il invoque sur lui la colère du ciel
Livrant jadis aux chiens l'infâme Jésabel.
Pour rétablir Joas au rang de ses ancêtres,
Rassemblant près de lui les lévites, les prêtres,
Et les appelant tous au secours de leur Roi,
Il assigne à chacun son poste, son emploi :
Il a le fier accent, la parole animée
D'un héros aux périls entraînant son armée.
Avec quelle douceur il parle au jeune enfant
Que ses mains ont sauvé, que son amour défend !
Du pontife quittant la majesté sévère,
C'est un ami fidèle, un bon et sage père,
Enseignant à son fils avec simplicité
Les devoirs de sa race et de la royauté.

Qu'on admire, aussitôt que l'action commence,
Dans le Maître des cieux sa foi profonde, immense,
Inébranlable ; il met sa force au Dieu puissant
Qui contre l'oppresseur protége l'innocent,
Terrasse l'orgueilleux et parle à la tempête,
Et devant qui des flots le fier courroux s'arrête.
Le poëte jamais n'avait de vers plus beaux
Enrichi notre langue, et charmé Despréaux.

Offert aux spectateurs, le merveilleux ouvrage
D'un accueil dédaigneux subit l'indigne outrage :
Pour la dernière fois le cygne avait chanté,
Et de son chant suprême on niait la beauté.

De Joad, il est vrai, malheureux interprète,
Manquant de la grandeur du saint et du prophète,

Beaubourg, acteur outré, sans principes, sans art,
Au succès quelquefois conduit par le hasard,
Sur la scène étalait le spectacle effroyable
D'un prêtre du Seigneur inspiré par le diable :
Sous ce jeu sans noblesse abaissant sa hauteur,
L'ouvrage était vulgaire aussi bien que l'acteur.

Mais quand Baron revint, exilé volontaire,
Baron, cher aux auteurs, aux loges, au parterre;
Quand de l'art attristé consolant le long deuil,
De notre vieux théâtre il redevint l'orgueil;
Quand le public courut pour y voir reparaître
Ce vivant souvenir des leçons d'un grand maître,
Unissant aux trésors dans le passé conquis
Les dons de son génie aidé d'un goût exquis,
Le Roscius français, sans avoir le courage
De renoncer encore aux rôles du jeune âge,

Y voulut ajouter ceux d'un âge plus mûr :
Il vit, talent profond, souple, brillant et pur,
D'un triomphe de plus sa carrière embellie,
Et le nouveau Joad fit comprendre *Athalie.*
Vingt-neuf ans de repos avaient encor grandi
Le vieillard triomphant, toujours plus applaudi,
Qui sentait, sous les bruits de la foule charmée,
S'accroître son génie avec sa renommée.

Mais la mort, l'épiant de son regard cruel,
Allait le condamner au repos éternel;
Elle avait sur la scène été prendre Molière :
Elle y frappa Baron de sa faux meurtrière.
Un an plus tard, hélas! un mystère d'horreur
A l'amour du public enleva Lecouvreur,
Et son corps, sans honneur, fut jeté dans la terre,
Tandis qu'auprès des rois de la libre Angleterre,

Auprès des morts fameux qui flattent son orgueil,
Olfields voyait placer son glorieux cercueil.
Témoin d'un tel contraste et de telles injures,
L'art français éclatait en douloureux murmures.

Des bords de la Garonne un jeune esprit ardent,
Caractère exalté, mobile, indépendant,
Accourait vers Paris pour consoler la scène
De celui que pleuraient Thalie et Melpomène.
Il a, pour réussir dans ce projet hardi,
L'audace familière aux enfants du Midi;
Sous son brûlant soleil Toulouse le vit naître.
Préparé par l'étude aux saints devoirs du prêtre,
Une parole aisée, un son de voix flatteur
Promettaient à la chaire un nouvel orateur.
Bientôt de son esprit l'inconstance ordinaire
Lui fit pour le barreau quitter le séminaire.
Las d'être sous sa robe un éloquent bavard,
A la géométrie il aspira plus tard;

Puis, les calculs pour lui cessant d'avoir des charmes,
Il s'éprit tout à coup de la gloire des armes,
Et, montant à cheval sous l'habit de dragon,
D'un maréchal de France il rêva le bâton.
Ce n'est pas tout : amant de la muse tragique,
Il couronna son front du laurier poétique,
Et d'un *Jules-César* par sa verve enfanté,
Et dans le lieu natal par lui représenté,
Le succès lui marqua sa nouvelle carrière.
Il cache son vrai nom sous celui de Banière,
Et du théâtre à peine ayant touché le seuil :
Je suis comédien, dit-il, avec orgueil.
Un début n'est pour lui qu'une brillante fête :
Sûr, dès les premiers pas, de s'élever au faîte,
Et que l'art doit en lui reconnaître son roi,
Sur la scène française il monte sans effroi.
Repoussant du souffleur l'utile ministère,
Dans un adroit discours il s'adresse au parterre,

L'engage à protéger son périlleux essai,
Et, vantant de Baron le talent noble et vrai,
De le lui rappeler, humblement il se flatte.
Jeune encore, il jouait le vieux roi Mithridate
Où l'on se souvenait toujours du grand acteur.
On couvrit de bravos la voix de l'orateur.
Il reparaît bientôt, armé de son audace,
Gourmandant tour à tour Xipharès et Pharnace.
Mais à peine dix vers sont prononcés par lui,
Grandeur simple, raison, mesure, tout a fui :
Il s'emporte, il éclate en fougues imprudentes;
De son ciel toulousain les flammes trop ardentes
L'entraînent loin du but et de la vérité :
Mais il n'entendit point ce sifflet redouté
Qu'un parterre clément semble aujourd'hui proscrire :
Comment pouvoir siffler celui qui nous fait rire?
Poisson, dans ses moments les plus gais, les plus fous,
De ce succès comique aurait été jaloux :

Par ses joyeux éclats la salle tout entière
Saluait Mithridate à son heure dernière.

Cet affront, qui d'un autre aurait brisé le cœur,
Banière le subit sans trouble, sans fureur.
Opposant aux rieurs un obstiné courage,
Il achève son rôle au milieu de l'orage;
Puis, d'un visage calme et d'un ton assuré :
« De la leçon, Messieurs, je me ressouviendrai;
Vous pourrez samedi juger si j'en profite :
Revenez ce jour-là, c'est moi qui vous invite. »
Le tumulte renaît, et des rires nouveaux,
Où viennent se mêler d'ironiques bravos,
De l'acteur toulousain accueillent la prière;
On lui crie : « Au revoir, à samedi, Banière. »

Au jour marqué, la foule accourt au rendez-vous;
Et de l'honneur de l'art le parterre jaloux
Veut punir cet orgueil stupide, opiniâtre,
Outrageant sans pudeur la muse du théâtre.
Derrière le rideau les acteurs s'effrayaient
Des sifflets turbulents qui déjà s'essayaient.
A ce bruit, d'un cœur seul la crainte était absente :
Banière, défiant la tempête naissante,
Nouvel Agamemnon, en dépit du fracas,
Tranquille, s'apprêtait à réveiller Arcas.

Le rideau s'est levé : les murmures s'apaisent;
Les yeux sont attentifs et les sifflets se taisent.
Un silence glacé sur la salle s'étend,
Et, l'arme dans la main, on observe, on attend;
On épie un ton faux, un ridicule geste.
Tout autre, frémissant de ce calme funeste,

Eût perdu tout à coup la mémoire et la voix :
Lui, rien ne l'intimide; il est le roi des rois.
Il se lève, il s'avance; un mouvement farouche
A soudain rapproché le sifflet de la bouche.
Mais comment se servir de l'instrument fatal
Devant un geste sobre, un port vraiment royal?
Mesuré, large, pur, le débit de Banière
Rappelait de Baron la savante manière :
De Racine par lui les beaux vers prononcés
Étaient harmonieux, sans être cadencés.
Un sentiment nouveau dans les âmes s'éveille;
Il remuait le cœur, il caressait l'oreille;
On cachait le sifflet qu'on avait apporté;
Et, sans s'étonner trop d'un succès mérité,
L'enfant du Languedoc entendait sur sa tête
Des applaudissements l'agréable tempête.
Les spectateurs, surpris d'un changement si prompt,
Mesuraient noblement le triomphe à l'affront,

Melpomène écoutait, et, calmant ses alarmes,
Par l'espoir ranimée, elle essuyait ses larmes.
L'incroyable succès eut des échos nombreux,
Et ce jour fut suivi de jours non moins heureux.
Devant le jeune acteur quel avenir se lève!
Le succès qu'il rêvait n'était plus un vain rêve.

Hélas! trop courts instants d'allégresse et d'orgueil!
Toujours l'extrême joie est voisine du deuil;
C'est dans un ciel serein que se forme l'orage:
Jeune insensé, ta perte est ton fatal ouvrage.
Au service du roi son devoir l'attachait,
Et sous un nom d'emprunt en vain il se cachait.
Avait-il cru, soldat, pouvoir rompre sa chaîne,
Dépouiller l'uniforme et monter sur la scène,
Et qu'entendu de tous et de tous regardé,
Un secret si public serait toujours gardé?

Pensait-il revenir du théâtre à l'armée?
Avide de talents, de bruit, de renommée,
Jeune, ardent au travail, d'un orateur brillant,
D'un sublime poëte et d'un guerrier vaillant,
D'un grand acteur prêtant aux œuvres du génie
Du geste et de la voix la puissante harmonie,
Il voulait, esprit vain et cœur ambitieux,
Qu'on admirât en lui tous les dons précieux,
Et, s'assurant de loin une illustre mémoire,
Fatiguer les cent voix qui racontent la gloire.
L'obstacle, pour son cœur, n'avait rien d'effrayant :
Il croyait quelquefois le vaincre en l'oubliant.
Mais toute son audace est soudain abattue
Par un mot : Déserteur! mot terrible et qui tue.
De la loi militaire implacable rigueur!
Acteurs, public, en vain confondant leur douleur,
Implorent le pardon du malheureux Banière,
Et l'heure qui s'approche est son heure dernière.

Il entend son arrêt sans pâlir, sans trembler;
Il marche, et sur son sein les balles vont siffler.
Des applaudissements, adieu la douce ivresse,
Et le bel avenir rêvé par sa jeunesse!
La mort est là : soldat, il l'eût, au champ d'honneur,
En cherchant l'ennemi, reçue avec bonheur.
Mais d'un nom flétrissant subir l'horrible injure;
Mais mourir de la mort du lâche, du parjure,
S'appeler déserteur, lorsque l'on porte en soi
La loyale fierté d'un cœur exempt d'effroi!...
Sans doute à ces pensers, par l'orgueil retenues,
Dans ses yeux, malgré lui, des larmes sont venues.
Laissait-il une mère, un père gémissants,
Une amante adorée et des amis absents?
L'un d'eux vint-il du moins, à cette heure cruelle,
Dire l'adieu touchant d'une amitié fidèle?
Nul ne l'a su jamais : sous l'homicide plomb
Il expire, et l'oubli vient emporter son nom.

Dans les fastes de l'art qu'il obtienne une page!
Je lui viens en ces vers offrir mon humble hommage.
Je n'ai, pour célébrer ce cruel souvenir,
Qu'une impuissante voix, des chants sans avenir,
Daigne t'en contenter, ô fatale victime;
Reçois de ma pitié le tribut légitime.
Banière, que ton ombre honore d'un regard
Un soldat de Molière, un vétéran de l'art,
Qu'on vit trente-sept ans fouler la noble scène
Où tu devais grandir, où tu parus à peine!



CHANT SEPTIÈME

CHANT SEPTIÈME

De la muse comique aimables interprètes,
Facétieux valets, amusantes soubrettes,
Que votre seul aspect soit un signal joyeux;
Divertissez l'esprit en égayant les yeux.
Si votre froid visage atteste une humeur triste,
Le spectateur, souffrant des efforts de l'artiste,
Sent tout à coup son cœur s'attrister avec lui,
Et contre la tristesse il invoque l'ennui.

Gardez-vous de penser que j'aille vous prescrire
De montrer au public un éternel sourire :
La bouche qui sans cause incessamment sourit
Peut trahir quelquefois l'indigence d'esprit.

. . . .

Pourquoi cette soubrette est-elle si rieuse ?
Pour étaler les dents dont elle est glorieuse.
Il est plus d'un moyen d'exciter la gaîté.
Labranche, de Crispin camarade effronté,
Lui raconte comment une fausse apparence
A fait emprisonner sa douteuse innocence.
Son rire nous serait insipide, odieux :
Il ne sera plaisant que s'il est sérieux.

Chez Térence et chez Plaute on voyait maint esclave,
Fourbe portant le nom et le masque de Dave.
Parmi nous transporté du théâtre latin,

L'ancien Dave devint Mascarille ou Frontin.
Déployez dans ce rôle une audace impudente;
Ayez une parole incisive et mordante,
Et qu'une majesté comique, à tous moments,
Éclate dans vos traits et dans vos mouvements.
Rien n'égale l'orgueil de ce Dave moderne,
Surpassant par l'esprit le maître qu'il gouverne.
Par Léandre Scapin [1] à genoux supplié
D'un amant malheureux daigne prendre pitié.
Comme dans son manteau Mascarille [2] se drape!
Chaque coup d'étourdi dont son maître le frappe,
S'il l'irrite un instant, ne sert qu'à redoubler
L'impétueuse ardeur dont il se sent brûler.
Son grand cœur des périls jamais ne se fatigue;
Il croit en son génie, il est né pour l'intrigue;
Sa vanité fait taire une juste fureur,

[1] *Les Fourberies de Scapin.*
[2] *Mascarille* dans *l'Étourdi.*

Et des fourbes en lui proclame l'empereur.
Quand il parle d'honneur et de sa renommée,
Ne croit-on pas entendre un général d'armée
Qui sait, dans ses desseins hardi non moins qu'adroit,
Unir à la valeur l'aplomb et le sang-froid?
Dans un tel personnage, à nos mœurs si contraire,
L'exagération est presque nécessaire :
Sa diction, qu'anime une extrême chaleur,
Du tragique débit a la superbe ampleur.
Il porte le front haut, sa démarche est rapide,
Son geste est vif et large et son œil intrépide.
Tel Monrose, marchant sur la scène à grands pas,
De sa vibrante voix lançait les fiers éclats,
Et de ce rôle ainsi marquant le caractère,
Du feu de ses regards échauffait le parterre.

Au goût d'une autre époque habile à se plier,
Dave devint plus tard Figaro le barbier.
Avec moins d'idéal il a plus d'élégance;
L'épigramme chez lui tempère l'arrogance.
Philosophe chantant, versifiant, rasant,
Sans peur de l'avenir, sans souci du présent,
Le crayon dans la main, à son dos la guitare,
Assez vain d'un esprit dont il n'est point avare,
Est-il barbier, valet, poëte, aventurier?
Il n'est rien, il est tout; et, type singulier
D'un serviteur qui sert beaucoup moins qu'il ne fronde,
Et, pas plus que Scapin, n'a de modèle au monde,
Ce personnage heureux, vif, brillant, enjoué,
Créé par Beaumarchais, par Préville joué,
Jeune, après tant de jours d'une gloire éclatante,
Éblouït la raison plus qu'il ne la contente.

Aisé dans vos discours comme en vos mouvements,
Que votre esprit s'échappe en gais pétillements;
Que le ton soit léger, l'allure cavalière :
Quittez la majesté des Dave de Molière.
L'exagération ici serait un tort.
Soyez spirituel sans apprêt, sans effort.
Que vos yeux au public ne disent point sans cesse :
Écoutez ce bon mot; goûtez cette finesse.
Ne soulignez point tout : ambitieux acteur,
Gardez-vous d'affecter plus d'esprit que l'auteur.
Des temps trop prolongés vous devez vous défendre :
L'esprit de Figaro ne se fait pas attendre.
Bannissez de vos traits l'air grave et soucieux;
Que votre impertinence ait un ton gracieux.
Mais dans votre gaîté montrant de la réserve,
Fuyez de quelques-uns la turbulente verve
Et ce jeu tapageur qui rend les sots heureux :
L'acteur le plus bruyant est le meilleur pour eux.

CHANT SEPTIÈME.

Mais Figaro plus tard n'habite plus Séville ;
Pour le château du comte il a quitté la ville,
Le rasoir, les chansons, la folle liberté.
Valet, contre son maître il lutte avec gaîté ;
Car le comte réclame, amant illégitime,
Sur ses plaisirs d'époux une secrète dîme.
Fidèlement aimé de sa chère Suzon,
De son perfide maître il veut avoir raison,
Et punir par la ruse un mari trop volage
Qui pour le lit d'autrui déserte son ménage.
Plus artificieux parfois qu'il ne le faut,
Il voit, sans sourciller, sa finesse en défaut ;
Un mot plaisant le sauve, et, sans changer de face,
Il remplace soudain le succès par l'audace,
Et conservant toujours son ton leste et moqueur,
Dans ses défaites même on le croirait vainqueur.
Peu fier de ses parents que le ciel lui renvoie,
Le voilà qui pourtant rit et pleure de joie.

Comme à la raillerie à l'artifice enclin,
Avec un cœur sensible il a l'esprit malin.
Un instant vient, hélas! où sa gaîté s'altère :
D'une épingle perdue il surprend le mystère.
Tout à coup le soupçon dans son cœur se glissant,
Il devient soucieux et sombre et menaçant.
Au rendez-vous où doit se consommer sa honte,
Venu pour épier et Suzanne et le comte,
De son rêve jaloux la fièvre le poursuit;
Il regarde, il écoute et tremble au moindre bruit,
Va, s'arrête, et courant de pensée en pensée,
Sa vie est par lui-même à ses yeux retracée.
Le voilà seul, la nuit, se contant longuement
Et ses chagrins passés et son nouveau tourment.
Ce fameux monologue où l'épigramme abonde
Présage l'ouragan qui s'approche et qui gronde,
Et brisera bientôt, pour le renouveler,
Un monde qui chancelle et s'apprête à crouler.

Trompé, comme il le croit, par une femme aimée,
Son trait est plus amer, sa voix plus animée.
Ce monde, en s'en moquant, il l'a toujours haï :
Cette haine s'accroît de son amour trahi.
Dans l'amoureux chagrin dont son âme est flétrie,
Il mêle les soupirs avec la raillerie;
Car Figaro n'a point un langoureux amour :
A travers le malheur sa gaîté se fait jour.
Aussi sa folle joie est bientôt revenue,
Quand par lui de Suzon la voix est reconnue;
Et comme il joue, après son conjugal ennui,
La maligne beauté qui se jouait de lui!
Comme, tout en riant de leur méprise étrange,
D'un maître déloyal le couple heureux se venge,
Ravi de tourmenter, ne fût-ce qu'un moment,
Cet éternel trompeur qu'on trompe incessamment!

Mais Figaro vieillit, et son esprit morose
Du jeune Beaumarchais n'a plus la vive prose :
Aussi bien que son front son esprit s'est ridé;
Aux vices de ce monde il s'est accommodé.
L'épigramme plus rare est aussi moins hardie :
Pour le drame on le voit quitter la comédie.
Mais comme sa vieillesse est pleine de verdeur!
Contre un fourbe effronté luttant avec ardeur,
Entre deux ennemis dont la force est égale
C'est un duel à mort, une lutte infernale,
Où Figaro toujours attaque et se défend,
Et, vaincu quelquefois, est enfin triomphant.
Dans ses traits radieux quel orgueil se déploie,
Et, malgré ses vieux ans, comme il bondit de joie !
Ravi de démasquer un fourbe audacieux,
D'un impuissant courroux il réjouit ses yeux,
Et, pour ne laisser pas sa victoire imparfaite,
Accable le vaincu du poids de sa défaite,

Lui lance avec plaisir l'insulte et le mépris.
Généreux serviteur de ses maîtres chéris,
Dans l'or qu'on lui propose il voit presque une offense
Mourir chez eux, voilà sa seule récompense.
Il veut dans ses vieux ans, meilleur et plus sensé,
Racheter les erreurs d'un orageux passé.
Jadis c'était l'esprit qui parlait par sa bouche;
Il faisait rire alors : maintenant il nous touche,
Et pourtant, à travers sa sensibilité,
Brille un rayon de jeune et maligne gaîté.

Il est pour les valets plus d'un genre de rôles.
Voyez ce personnage aux allures si drôles :
C'est Crispin, grand hâbleur et joyeux fanfaron
Qui, portant sur l'oreille un petit chapeau rond,
D'une moustache orna sa grotesque figure.
Une fraise, une épée, une large ceinture,

Sa veste, un court manteau sur l'épaule glissant,
Et sa main s'appuyant sur un glaive innocent,
Sa démarche, son air, tout commande qu'on rie :
Il est l'ancien héros de la bouffonnerie,
Et l'acteur peut ici, par sa verve emporté,
Se livrer aux écarts d'une folle gaîté.
C'est Poisson qui, dit-on, au temps de Louis treize,
Produisit le premier sur la scène française
Ce plaisant personnage, aujourd'hui dédaigné.
Trois acteurs de ce nom au théâtre ont régné :
Facétieux esprits, bouffons par caractère,
Ils ont dans les Crispins diverti le parterre,
Et tous se ressemblaient par un bredouillement
Qui fut d'un jeu naïf le bizarre ornement :
Aussi quand vint Préville, il manqua de déplaire
Avec son débit net et sa parole claire.
La laideur de Poisson enchantait nos aïeux,
Et le nouveau Crispin sembla trop gracieux.

L'engouement est aveugle, et dans l'acteur qu'il aime
Le public applaudit jusqu'à ses défauts même.
Mais de Préville enfin le talent reconnu
Sut vaincre le public contre lui prévenu,
Qui, faisant succéder l'éloge à la critique,
Vit du théâtre en lui le plus parfait comique :
La finesse s'unit à la vive gaîté,
Et, moins grossier, Crispin n'en fut que plus fêté.
Évitez les lazzis dont le bon goût se blesse :
Que la bouffonnerie ait de la gentillesse.
C'est peu de faire rire, il faut encor charmer.
Au style de Regnard sachez vous conformer :
Dans sa joyeuse verve aimant la parodie,
Il prête à ses valets des vers de tragédie;
Puis parmi ces grands mots, pour nous mieux égayer,
Tout à coup tombe un vers comique et familier.
L'auteur du *Légataire* en traits pareils abonde.
Suivez, en le jouant, sa marche vagabonde.

Qu'en vos transitions rien ne semble apprêté :
La langue doit du corps avoir l'agilité.
Prompt à se travestir, que Crispin soit habile
A varier les airs de sa face mobile.
On le voit tour à tour insolent campagnard,
Veuve au ton déluré, cacochyme vieillard.
Flairant avec Labranche [1] une assez forte somme,
Il singe le ton fat d'un jeune gentilhomme.
Faux brave, il est hardi, vantard et tapageur,
Et son front de la honte ignore la rougeur.
Qu'à sa verve souvent un jeu fin se marie ;
Mêlez un peu de grâce à son effronterie.

La vieille comédie, en sa gaillarde humeur,
D'une oreille moderne offense la pudeur :

[1] Dans *le Crispin rival* de Lesage.

Mais d'un débit adroit la prudente magie
Sait des mots un peu crus tempérer l'énergie.
Mieux vaut manquer le rire auquel vous aspirez
Que de le provoquer par des moyens outrés.
L'exagération, voilà ce qu'il faut craindre :
On dépasse le but quand on ne peut l'atteindre.
La charge théâtrale, en de certains emplois,
Est un excès que l'art nous permet quelquefois.
Mais fuyons un abus dont la raison murmure :
C'est dans l'excès surtout qu'il faut de la mesure.

Le plaisant Dugazon, par la foule adopté,
Avait reçu du ciel des trésors de gaîté.
De ce bien précieux, il devint trop prodigue :
Comme un fougueux torrent qui renverse la digue
Vainement opposée à ses flots destructeurs,
Son beau talent de l'art déserta les hauteurs,

Et souvent il conquit, en excitant le rire,
Un succès trop facile et que l'art doit proscrire.
Son nom en fut puni, châtiment mérité!
Un peu d'ombre se mêle à sa célébrité,
Et de Préville enfin la gloire plus ancienne,
Pure de tout nuage, a surpassé la sienne.

J'aperçois deux valets à l'œil moins effronté,
Tous deux divertissants par leur naïveté.
Sosie [1] est le premier qui réjouit ma vue :
Sa main d'une lanterne est prudemment pourvue ;
Craintif, à chaque pas, il tremble. Le second,
Non moins poltron sans doute, en proverbes fécond,
C'est le bon Sganarelle [2], âme honnête et croyante,
Nous rappelant un peu le Sancho de Cervante,

[1] Dans l'*Amphytrion* de Molière.
[2] Dans *le Festin de Pierre* de Molière.

Souhaitant, espérant toujours le repentir
De l'impie endurci qu'il cherche à convertir.
Honteux, dans sa confuse et burlesque éloquence,
De ne pouvoir pas mieux exprimer ce qu'il pense,
Ce qui lui semblait clair et qu'il comprend si bien,
Quand il veut l'expliquer, il n'y comprend plus rien.
Sa parole s'arrête, obscure, embarrassée,
Et, sans la ressaisir, il cherche sa pensée.
Mais quand son trop d'ardeur ne trouble point ses sens,
Comme tout ce qu'il dit est nourri de bon sens!
On sent en lui la foi d'une âme simple et bonne,
Qui hait l'impiété, qu'un doute même étonne,
Se dépitant toujours de ne pas en autrui
Faire passer la foi, si profonde chez lui.
Craignant de ses pensers que le fil ne se rompe,
De peur de rester court, il veut qu'on l'interrompe.
Ému d'un mot pervers, d'une infâme action,
Le peur refoule en lui son indignation.

Il se tait; sur sa lèvre un sourire hypocrite
Contredit la colère en ses regards écrite.
Enfin, quand de son âme étalant la noirceur,
Don Juan, de Tartuffe odieux précurseur,
Projette de cacher sous un dehors austère
Son fier mépris des lois du ciel et de la terre,
Sganarelle ne peut contenir son horreur,
Et par un long sermon veut décharger son cœur.
Mais, son pauvre cerveau se troublant dès l'exorde,
En proverbes nombreux sa colère déborde.
Voilà sa langue errant dans un dédale affreux
De phrases et de mots se liant mal entre eux :
N'importe, il va toujours; sa parole pressée
N'a pas même le temps d'avoir une pensée.
Le diffus sermoneur parle à tort, à travers,
De la mer, de la mort, des cieux et des enfers;
Et, las de débiter ces phrases incroyables,
Finit par envoyer son maître à tous les diables.

Que l'acteur n'ait pas l'air de se moquer de soi :
Car le comique ici naît de la bonne foi.
Ayez de la gaîté : mais, de vous toujours maître,
Sachez être plaisant, sans affecter de l'être,
Et ne briguez jamais des succès malheureux.

D'un général vainqueur ambassadeur peureux,
Sosie a préparé la harangue ampoulée
Dont Alcmène par lui doit être régalée.
Mais sous ses traits un dieu malin et tracassier
Vient le rouer de coups pour se désennuyer.
Du logis de son maître on lui ferme la porte;
Ainsi que le courroux, la douleur le transporte :
Mais comme Sganarelle, en proie à la frayeur,
Devant le châtiment il contient sa fureur.
Tombant à chaque instant de surprise en surprise,
Non moins que sa figure, il voit sa place prise ;

Et lorsque pour s'en plaindre il élève le ton,
Puni par un soufflet ou bien par le bâton,
Il reprend aussitôt sa peur et son silence;
Car il a contre lui la force et l'évidence.
N'ayez pas d'un Crispin la folâtre gaîté;
Ici le premier don, c'est la naïveté.
Quel dépit en voyant qu'on traite d'imposture
Le fidèle récit de sa triste aventure!
Plus tard l'infortuné, changeant d'émotion,
Craint pour son front d'époux le sort d'Amphitryon,
Et brûlant de savoir jusqu'où l'autre Sosie
A de le remplacer poussé la fantaisie,
Il adresse humblement à son aigre moitié
Certaines questions dont il est effrayé.
Combien il est heureux d'apprendre qu'il fut sage
Dans cette chaste nuit dont Cléanthis enrage!
Lorsqu'à son appétit il va donner l'essor,
Le terrible bâton sur lui se lève encor;

A l'heure du dîner ne se pas mettre à table !
De toutes ses douleurs c'est la plus lamentable.
Gardez-vous de donner à sa naïveté
Les grotesques dehors de la stupidité.
Qu'il ne ressemble point à ces niais de théâtre
Prodiguant leurs lazzis à la foule idolâtre.
Dans ces rôles si vrais et si divertissants,
Molière à pleines mains a semé le bon sens.
A remonter aux cieux quand Jupin se décide,
Justifiant Alcmène et promettant Alcide,
Entendez-vous Sosie à tous recommandant
Sur cet étrange honneur un silence prudent?
Au mari consterné d'un malheur ridicule,
Son divin suppléant sait dorer la pilule :
Sosie, en l'écoutant, malignement sourit.
Parfois l'orgueil des grands le révolte et l'aigrit;
Mais des penchants railleurs sa raison ennemie
Dans sa malice même a de la bonhomie.

Surtout, digne ornement du théâtre français,
Fuyez toujours la charge et ses honteux succès :
Dites-vous que Molière et vous voit et vous juge.
Des défauts de l'acteur la charge est le refuge.

Quand l'auteur du *Tartuffe* à nos yeux apparaît,
Nous voyons près de lui la bonne Laforêt,
Qui parfois, nous dit-on, de son maître chérie,
Servante d'un grand homme, en était l'Égérie.
Par Molière attentif, son rire consulté
A devancé l'avis de la postérité.
Est-ce son humeur franche et sa raison plaisante
Qu'en des types divers Molière nous présente?
Dans Dorine au ton brusque, au langage sensé,
L'âme de Laforêt aurait-elle passé?
Et s'est-il souvenu de sa vive parole
En peignant Marinette et Toinette et Nicole ?

Arrivez au succès dans ces rôles heureux
Par un comique ferme, et large, et vigoureux.
C'est là qu'il faut, laissant les grâces minaudières,
Avoir un débit franc et de franches manières.

Voyez lutter Dorine et sa verte raison
Contre l'entêtement du fanatique Orgon.
Comme, de son courroux affrontant la tempête,
Pour protéger la fille, au père elle tient tête!
Mais quand elle se livre à son zèle emporté,
N'ayez pas l'air méchant et le ton effronté.
Dorine est bonne; elle aime une honnête famille:
La jeune Marianne est pour elle une fille;
A l'amoureux Valère elle voudrait l'unir.
Son indignation ne se peut contenir,
En voyant cet Orgon, si sottement crédule,
Choisir pour son enfant un époux ridicule,

Un fourbe en sa maison par lui-même amené,
Dont l'adultère amour par elle est deviné.
A son maître abusé peu soigneuse de plaire,
Sa colère se plaît à le mettre en colère,
Et, quand il est saisi d'un courroux trop brutal,
A le faire rougir d'un péché capital.
Pour rendre de l'auteur l'esprit et la pensée,
La scène avec talent doit être nuancée.
Les deux acteurs entre eux se doivent concerter,
Pour se répondre mieux, savoir bien s'écouter.
Il faut que les regards s'attachent l'un sur l'autre;
Le jeu d'Orgon toujours doit inspirer le vôtre.
Pareil à ce volant qui, dans l'air élancé,
Tombant sur la raquette, est par elle chassé,
Que soudain le mot parte et soudain vous revienne.
Surtout que votre voix s'accorde avec la sienne.
N'allez pas, vous livrant à des sons hasardeux,
Sur des tons différents vous fâcher tous les deux.

Ces types, appelés servantes de Molière,
Ont la parole alerte et vive et familière.
Quelquefois, par l'idée et par l'expression,
Dorine est au-dessus de sa condition.

La Toinette d'Argan à nos yeux se présente
Plus vive et d'une humeur plus follement plaisante.
Prompte à contrarier son maître, à le railler,
Et gaîment le coiffant d'un perfide oreiller,
Se changeant, pour guérir un mal imaginaire,
En un docteur burlesque et quasi centenaire,
Sous sa longue perruque et sous son noir habit,
Qu'une verve bouffonne anime son débit.
Lancez joyeusement votre grave parole :
La raison veut ici que l'on soit un peu folle.
Moins franche que Dorine et l'esprit plus moqueur,
Comme Dorine elle a du bon sens et du cœur.

Voyez-vous le chagrin de la bonne Martine?
Hélas! elle a quitté les champs pour la cuisine,
Et cette pauvre fille, on veut, pour son tourment,
La forcer de parler grammaticalement.
Elle écoute, l'œil fixe et la bouche béante,
Les savantes leçons de la troupe pédante;
Renvoyée, à son sort tristement se soumet,
Et quitte avec douleur le maître qu'elle aimait.
Comme elle prend plus tard une belle revanche,
Quand sa droite raison et sa parole franche
Des folles du logis brave le sot courroux,
Et proclame les droits du coq et de l'époux!
Rien n'arrête l'essor de sa verve mutine:
De sa mordante voix la gaillarde Martine
Fait résonner la scène où chaque trait jeté,
Applaudi par Chrysale et par tous écouté,
Des transports éclatants d'une foule rieuse
Va soulever au loin la tempête joyeuse.

La Marton du boudoir veut une autre gaîté :
Le ton de sa maîtresse est par elle imité;
Mais elle n'en a point les manières exquises;
Ses grâces ne sont pas des grâces de marquises.
Gardez de prodiguer l'œillade et le souris;
Glissez sur certains traits pour qu'ils soient mieux compris,
Et ne grimacez point l'esprit et la finesse.
Familière parfois avec votre maîtresse,
Dans vos accès d'orgueil, n'allez point oublier
Le modeste bonnet et l'humble tablier.
Sage dans votre jeu comme en votre toilette,
Gardez toujours l'esprit et l'air d'une soubrette,
Et d'un public frivole éblouissant les yeux,
N'allez point vous charger d'atours ambitieux.
Charmez par un jeu fin et plein de gentillesse;
Que votre gai visage inspire l'allégresse :
Variez votre verve, et montrez avec art
Le rire de Molière et celui de Regnard.

Marivaux ne va guère au delà du sourire.
Suzanne (Beaumarchais se plut à la décrire),
Maligne avec douceur et sage avec gaîté,
Des fringantes Martons n'a pas l'air effronté.
D'un cœur plein de soupirs confidente discrète,
Elle est moins qu'une amie et plus qu'une soubrette.
Dans ce rôle charmant Contat prit son essor;
De ce premier triomphe on se souvient encor :
Il fut son premier pas vers la coquetterie.
Bientôt, fière beauté de la foule chérie,
Dans Suzanne on fêta Célimène, et plus tard
Célimène vieillit et fut madame Évrard.
Sous ces aspects divers, de la comique scène,
En elle on salua la noble souveraine.
Mars n'a point effacé ses succès éclatants,
Mars, la divine voix et l'éternel printemps,
Qui, de rôles nombreux adorable interprète,
Fut plus d'un demi-siècle ingénue et coquette.

Ami du naturel et de la vérité,
Molière eut en horreur ce langage apprêté,
Ce style où, recherchant la manière et l'emphase,
Le sens avec bonheur se cachait sous la phrase,
Ce jargon précieux, dont on s'émerveillait
Parmi les beaux esprits de l'hôtel Rambouillet.
Du naïf Gorgibus ô burlesque famille,
Vicomte Jodelet, marquis de Mascarille[1],
Sur le public charmé, quel fut votre pouvoir!
Il vint payer plus cher le plaisir de vous voir.
Sous le rire éclatant l'allusion circule,
Et devant la raison le mauvais goût recule.

Ce chef-d'œuvre de verve et de malignité
Veut dans chaque interprète un excès de gaîté :

[1] Dans *les Précieuses ridicules* de Molière.

Pour échauffer leur jeu, la joyeuse Thalie
Doit les illuminer d'un éclair de folie.
Cathos et Madelon au jargon précieux
Joignent des airs penchés, des tons prétentieux,
Soulignent chaque mot, caressent chaque phrase,
Et devant leur sottise elles sont en extase.
Dans ces rôles sortant des bornes du réel,
Il faut, pour être vrai, n'être pas naturel.

Non moins fier de lui-même, auprès d'elles babille,
Marquis improvisé, le laquais Mascarille.
Il leur fait admirer ses airs extravagants,
Leur vante ses canons, sa perruque, ses gants,
Son goût toujours, dit-il, respecté du parterre,
Et de son sot quatrain fait un long commentaire.
Molière raille ici le lourd commentateur
Qui, d'un auteur fameux fervent adorateur,

Quelquefois s'exténue, en ses transports risibles,
Jusqu'à faire admirer des beautés invisibles.
Montrez-nous de l'auteur la pensée, et qu'enfin,
Sous la bouffonnerie on sente un esprit fin.

Moins brillant, Jodelet en scène se présente
Avec la face blême et l'allure pesante.
Loin d'affecter des airs lestes et turbulents,
Sa parole est traînante et ses gestes sont lents.
Malade récemment, la lancette inhumaine,
Épuisant par malheur sa poétique veine,
Au vicomte, encor faible, interdit l'impromptu,
Et lui ravit ainsi l'esprit qu'il aurait eu.
Aux éclats de gaîté son humeur se refuse :
C'est par son sérieux que Jodelet amuse.
Près de son compagnon, bête avec gravité,
Il lui laisse le rire et la loquacité,

Et, jaloux de montrer sa science guerrière,
Change une demi-lune en lune tout entière.

Fuyez le jeu grossier : le goût n'approuve point
Du pâle Jodelet le factice embonpoint
Qu'il doit à cet amas de vestes entassées,
Disparaissant toujours, et toujours remplacées.
A de pareils succès gardez-vous d'aspirer :
Sont-ils faits pour vous plaire et pour vous honorer?
Ne recherchez jamais la gloire singulière
D'être plus amusant que ne le veut Molière.

Cet ouvrage si court, si joyeux, si hardi,
Fut d'un rire bruyant par la foule applaudi :
La sottise frémit de se voir détrônée;
Un art nouveau brilla sur la scène étonnée,

Et cette œuvre bouffonne éclose en un moment,
D'un sérieux esprit folâtre amusement,
Des chefs-d'œuvre à venir fut l'indice et le germe :
Ainsi le chêne sort du gland qui le renferme.

Chose étrange ! treize ans sur sa vie ont passé ;
S'inspirant du dessin par sa verve esquissé,
L'immortel peintre ajoute un fleuron à sa gloire,
Et le tableau de genre est un tableau d'histoire.
La sottise à nos yeux prend un nouvel aspect ;
Trois femmes, raffolant de latin et de grec,
Des pédantes du temps sont l'image vivante :
L'ancienne précieuse est changée en savante[1].
Fuyez ici les tons par trop exagérés,
De la tête et du corps les mouvements outrés.

[1] *Les Femmes savantes* de Molière.

Ayez un jeu plus pur : toutefois, dans Bélise,
Une légère charge à l'actrice est permise;
Mais avec chasteté croyant à ses appas,
Qu'en touchant au burlesque, elle n'y tombe pas.
De quels airs de hauteur Philaminte est armée!
Reine dans son logis, crainte plutôt qu'aimée,
La moindre résistance irrite son orgueil,
Et son timide époux tremble sous son coup d'œil.
Armande, dans ses yeux, a l'orgueil de sa mère :
Du platonique amour caressant la chimère,
On la voit cependant, jalouse de sa sœur,
D'un hymen dédaigné regretter la douceur.
Pour ramener vers elle un cœur dont la constance
A trois ans dans ses fers langui sans espérance,
Lasse d'un célibat qui lui semblait si doux,
Elle est prête à subir les plaisirs des époux.
Mais Clitandre à son tour venge un long esclavage,
Et d'un refus blessant lui fait sentir l'outrage.

Henriette a son cœur : couple aimable et charmant,
Tous deux d'un tendre amour s'aiment également.
Loin d'eux le ton pédant d'une absurde famille !
C'est par le naturel que l'un et l'autre brille.
Cœurs bons et généreux, esprits justes et fins,
Égayant la raison de quelques traits malins,
La ressemblance entre eux accroît la sympathie.
Railleur parfois amer, prompt à la repartie,
Clitandre, par l'amour et l'orgueil emporté,
A, quoique homme de cour, trop de sincérité.
Immolant sans pitié Trissotin qu'il méprise,
Qu'il unisse toujours la grâce à la franchise ;
Spirituel rival d'un stupide rimeur,
Qu'il reste gentilhomme en ses excès d'humeur.

La sincère Henriette à Trissotin confesse
Que le loyal Clitandre a toute sa tendresse,

L'engage à refuser, mais inutilement,
Un hymen que sa dot rend, hélas! trop charmant.
Mais croyant au malheur qu'un faux message annonce,
A cet hymen sans dot tout à coup il renonce.
Dans cet instant qu'amène un artifice heureux,
Entre elle et son amant quel combat généreux!
Brillant à nos regards d'une clarté nouvelle,
C'est là que de leurs cœurs la beauté se révèle:
L'un est charmé, parmi la commune douleur,
De pouvoir d'une amante abriter le malheur,
Et l'autre, refusant ce gage de tendresse,
Ne veut pas le charger du poids de sa détresse.
Elle prévoit les maux d'un fâcheux avenir,
Et la raison chez elle à l'amour vient s'unir.
Fuyez des mots pompeux le fracas inutile;
Voyez combien l'auteur est simple dans son style.
Imitez son exemple; évitez à la fois
Le geste ambitieux et l'éclatante voix,

Et par votre action facile et naturelle,
Prouvant que la vertu vous est habituelle;
Soyez, quand loin de vous la fortune s'enfuit,
Courageux sans orgueil et généreux sans bruit.

A côté de ce couple un autre se dessine:
C'est le faible Chrysale et la franche Martine,
Venant nous rappeler, dans leurs plaisants portraits,
Marotte et Gorgibus, ces deux types si vrais.
Pareil à ces poltrons qu'un trop sanglant outrage
Échauffe tout à coup d'un accès de courage,
Chrysale quelquefois, justement irrité,
Par son emportement venge sa lâcheté.
Mais observons combien cette colère ardente,
Dans son cours passager, sait être encor prudente,
Comme il lance à sa sœur, de lui-même effrayé,
Les traits qu'il destinait à son aigre moitié.

S'apprêtant au combat qui déjà l'épouvante,
Il ramène au logis sa fidèle servante,
Et n'osant du mari revendiquer les droits,
Il laisse cette tâche à sa rustique voix,
Par quelques mots jetés l'approuve, l'encourage.
Orgueilleux d'un succès qui n'est pas son ouvrage,
Lorsque tout est d'accord, quel air d'autorité
Remplace sa faiblesse et son humilité!
La frayeur de l'époux cesse alors de paraître :
Quand il ne craint plus rien, Chrysale parle en maître.

Du léger Mascarille et du lourd Jodelet
Trissotin, Vadius sont un lointain reflet.
Toutefois Philaminte, austère et chaste muse,
N'admet point les lazzis dont Madelon s'amuse.
Si de sots écrivains trônent dans son salon,
Le mauvais goût, du moins, n'exclut pas le bon ton.

Cependant quand la foule, heureuse de l'entendre,
Sous les traits de Fleury reconnaissait Clitandre,
Lorsque Henriette à Mars empruntait ses beaux yeux
Et de sa douce voix le charme gracieux,
J'ai vu des Vadius, défigurant Molière,
Exciter dans la salle une gaîté grossière.
Au lieu d'aller offrir, pour l'amour seul du grec,
Un docte embrassement plein d'un chaste respect,
D'un lubrique regard lorgnant chaque visage,
Aux attraits de la femme ils mesuraient l'hommage.
Le bruit retentissant d'un baiser effronté
D'Armande saluait l'éclatante beauté;
Philaminte n'avait qu'un baiser peu sonore;
Mais l'âge de Bélise obtenait moins encore,
Et d'elle Vadius s'approchant à regret,
D'une bouche insolente à peine l'effleurait.
C'est ainsi que souvent, du public applaudie,
La farce a remplacé la fine comédie.

Supprimez de tels jeux : les sots vous blâmeront;
C'est un succès de plus; leur plaire est un affront.
D'un généreux artiste ayez le fier courage,
Et des faux connaisseurs dédaignez le suffrage.

Accablé de malheurs par un sort inhumain,
L'honnête homme jamais ne sort du droit chemin :
Sa probité sévère et repousse et méprise
Aux dépens de l'honneur une fortune acquise.
Le vrai talent, des sots craignant d'être loué,
N'aime que le succès par le goût avoué.
Soyez d'un art charmant noblement idolâtre :
A la ville honnête homme, il faut l'être au théâtre.



CHANT HUITIÈME


ADRIENNE LE COUVREUR
Morte a Paris le 20 Mars âge de trente sept ans.

CHANT HUITIÈME

Non, quoi qu'on puisse dire, un grossier tombereau
Du théâtre des Grecs ne fut point le berceau;
Un autre que Thespis est son glorieux père :
L'art d'Eschyle naquit de la lyre d'Homère.
Quel poëte, quel peintre offrit dans ses tableaux
Des portraits plus vivants, plus variés, plus beaux ?
Homère a du théâtre enseigné les mystères :
Pathétique, grandeur, passions, caractères,

Un dialogue vrai, rapide, vigoureux,
Les préparations, les contrastes heureux,
La science du cœur, l'émotion, la flamme,
Tout ce qui donne au drame enfin la vie et l'âme
Dans les livres d'Homère apparaît à nos yeux :
Victorieux du temps, ces livres précieux,
Sont le code éternel de la race choisie,
Noble amante des arts et de la poésie.

Quand l'aveugle divin, las de l'adversité,
Alla chercher aux cieux l'immortelle clarté,
La mort n'éteignit point le flambeau de sa gloire :
Ses vers lui survivaient dans plus d'une mémoire.
Parcourant les cités et les bourgs et les champs,
Des hommes récitaient des lambeaux de ses chants,
Et, réunis autour de ces bardes antiques,
Les Grecs leur prodiguaient des clameurs sympathiques,

Heureux d'ouïr chanter les revers des Troyens.
Lycurgue, voyageant aux bords ioniens,
Sentit son cœur ému par les beautés suprêmes
Dont la muse d'Homère a semé ses poëmes.
Pisistrate et ses fils, tyrans amis des arts,
En firent rassembler tous les fragments épars :
Sa gloire resplendit, et la publique ivresse
Vit dans ce dieu des vers un des dieux de la Grèce.

C'est au temps de Solon que Thespis apparut :
Le peuple athénien à ses jeux accourut ;
Mais on craignit qu'un jour ces fictions scéniques
N'altérassent les mœurs et la candeur antiques
Avec son art naissant, d'Athènes, sans pitié,
Sur son char vagabond, Thespis fut renvoyé :
Lorsque des factions grondait le sourd murmure,
Athènes pour les arts n'était point encor mûre.

Un siècle s'écoula : des monarques altiers,
Jetant sur le sol grec leurs peuples tout entiers,
Vont aux fils de Cécrops porter d'indignes chaînes.
Mais aux jours du malheur on voit grandir Athènes ;
La guerre fait surgir d'invincibles héros :
Battu de tous côtés sur la terre et les flots,
L'ennemi, qui rêvait des conquêtes faciles,
Tombe, nouveau Troyen, sous ces nouveaux Achilles.
Abritant de Xerxès et la honte et l'effroi,
Une barque a loin d'eux emporté le grand roi.
Le peuple de Pallas, qui voit des jours plus calmes,
Aux palmes des combats va joindre d'autres palmes.
Parmi les cœurs vaillants et les fameux esprits
Par la Grèce enfantés, par les muses nourris,
Brillait le fier Eschyle; et ce fils de l'Attique,
Avant d'orner son front du laurier poétique,
S'était pour son pays dignement signalé :
Dans d'illustres combats son sang avait coulé.

Ces luttes de géants, où, dans un coin du monde,
Du joug de l'étranger l'aversion profonde,
Le mépris des périls, et l'amour exalté
Du pays, de l'honneur et de la liberté
Préparaient ces récits, nobles pages d'histoire ;
Où, courant au trépas, on rencontrait la gloire;
Tous ces faits merveilleux, dignes d'être chantés,
Formaient l'âme d'Eschyle aux sublimes beautés :
C'est par lui qu'enivrant une foule idolâtre,
La tragédie enfin monta sur le théâtre.

Euripide, Sophocle étalèrent aux yeux
Plus d'un front couronné poursuivi par les dieux,
Et d'un destin jaloux les sentences fatales
Jetant d'affreux malheurs sur les races royales.
Tout ce peuple, ennemi des monarchiques lois,
Voyait avec plaisir l'abaissement des rois.

Des humaines grandeurs le funeste naufrage
Aux hommes retracé dans un divin langage,
Ces tableaux du passé, terribles ou touchants,
Et du dieu, protecteur de ces jeux, de ces chants,
Aux spectateurs pieux la majesté présente,
D'un spectacle si beau la grandeur imposante
Passionnaient ces cœurs, si sensibles, si fiers,
Pour qui le dieu du jour était le dieu des vers.
De leurs juges briguant les glorieux suffrages,
Les poëtes jouaient dans leurs propres ouvrages :
Ils enseignaient le chœur; des prix étaient donnés :
Les acteurs au mépris n'étaient point condamnés :
Plus d'un, hors du théâtre esprit diplomatique,
Auprès des rois voisins représentait l'Attique,
Et sut, ambassadeur habile autant qu'heureux,
Remplir avec succès ce rôle dangereux.
Notre profession, par les Romains flétrie,
Fut dans l'antique Grèce honorée et chérie.

De masques variés les visages couverts
Dérobaient aux regards leurs mouvements divers.
Attentifs aux accents d'une passion feinte,
Des milliers d'auditeurs, se pressant dans l'enceinte,
Applaudissaient l'ouvrage et les acteurs chéris,
De l'art et du public illustres favoris :
C'étaient Callipidès, Molon, Néoptolème,
Timothée, Œagrus, Pollux, Aristodème,
D'autres non moins fameux, dont les noms éclatants
Ont su vaincre l'oubli, cette rouille du temps.
Leurs utiles leçons, leur parole savante
Formaient les orateurs dont la Grèce se vante.
L'histoire nous l'apprend : la tribune parfois
Au théâtre emprunta ses plus puissantes voix,
Et d'un maître de l'art l'éloquence divine
Put seule triompher de l'éloquent Eschine.

Ah! dans ces temps fameux, souvenirs toujours chers,
Combien était puissant le charme des beaux vers!
Sophocle, chargé d'ans et d'une gloire immense,
Fut par un fils ingrat accusé de démence :
C'était à l'instant même où son puissant cerveau
Enfantait pour la scène un chef-d'œuvre nouveau;
Et l'auguste vieillard contre la calomnie
Défendit sa raison, en prouvant son génie.
Sa muse retraçait un prince infortuné,
Œdipe aveugle, errant, par ses fils détrôné;
Et lorsque, dédaignant une vaine éloquence,
Le poëte à ses vers confia sa défense;
Devant un auditoire attentif, étonné,
Lorsqu'il lut son chef-d'œuvre à peine terminé;
Quand retentit, terrible et semblable au tonnerre,
Cette voix poétique et presque centenaire,
Tous pleuraient de pitié, tous frémissaient d'effroi
Et dans le vieux poëte ils voyaient le vieux roi.

Du courroux paternel la sévère justice
Retombait sur le front d'un autre Polynice
Qui subissait, tremblant, l'anathème jeté
Par ce prince de l'art vengeant sa royauté.
De ses juges émus l'unanime suffrage
Consola le poëte agrandi par l'outrage,
Et du nouvel *Œdipe* on vit le noble auteur
Par le peuple escorté comme un triomphateur.
Sous ses cheveux blanchis, fier d'un nouveau trophée,
Le vieux Sophocle alors ressuscitait Orphée.

Athènes fut vaincue, et de longs jours de deuil
Punissaient de ses fils l'ambitieux orgueil :
Leurs corps avaient jonché les champs de la Sicile.
Les guerriers qu'épargna la mort, troupeau servile,
Subissaient des combats le droit injurieux.
Mais déchus de leur gloire et trahis par les dieux,

D'autres dieux plus cléments consolent leur misère,
Dieux toujours adorés, postérité d'Homère,
Euripide, Sophocle, Eschyle, noms sacrés.
Les vaincus, récitant leurs chefs-d'œuvre admirés,
Quand le sort des combats humiliait l'Attique,
Rappelaient aux vainqueurs sa gloire poétique,
Et ceux-ci rougissaient de tenir dans leurs fers
Des hommes nés aux bords fameux par de tels vers.
O merveilleux langage! ô pouvoir du génie!
La haine s'éteignait sous ces flots d'harmonie :
Ils écoutaient, surpris et charmés à la fois,
Ces sublimes leçons des peuples et des rois.
Ces vers, qui retraçaient les malheurs de la gloire,
Apaisaient dans leurs cœurs l'orgueil de la victoire.
De ceux qui leur offraient ces tragiques tableaux
Ils plaignaient l'infortune, ils soulageaient les maux;
Plus d'un captif se vit affranchi par son maître,
Heureux d'aller mourir au sol qui le vit naître;

Les Grecs asservissaient aux arts de leur pays
Les peuples étrangers dont ils étaient haïs.
Athènes triomphait, et, dans sa chute même,
Portait encor des arts le brillant diadème.

Melpomène, charmant de nombreux spectateurs,
Voyageait dans la Grèce avec ses grands acteurs;
Philippe l'appelait à ses royales fêtes.
L'orgueilleux roi rêvait de lointaines conquêtes :
A la tête des Grecs, par ses armes soumis,
Il voulait châtier leurs anciens ennemis,
Et marchant vers l'Asie, il allait entreprendre
Les travaux que plus tard accomplit Alexandre.
Un superbe festin célébrait à la fois
Les noces de sa fille et ses futurs exploits.
Vers la fin du banquet, l'acteur Néoptolème,
Comme un sinistre oracle inspiré du ciel même,

Dans de tragiques vers à la scène empruntés,
Rappelait le néant de nos félicités.
Terrible, il s'écriait : « Mortels, race orgueilleuse,
« Votre pensée au ciel s'élève radieuse;
« Vous planez sur la terre, et l'heure du trépas,
« Au sein de vos grandeurs ne vous apparaît pas.
« Entassant des trésors, votre impuissante envie
« Recule follement les bornes de la vie :
« Mais, vous cachant son vol et préparant ses coups,
« La mort, la sombre mort se glisse parmi vous. »
Chacun, songeant alors à la prochaine lutte,
D'un empire ennemi voyait déjà la chute,
Et, vengeant le sol grec par les Perses foulé,
Darius expirant sous son trône écroulé;
Tous célébraient d'avance avec leurs coupes pleines
La gloire de Philippe et celle des Hellènes.
Le lendemain promet d'autres solennités;
Et quand brillent du jour les premières clartés,

L'impatiente foule aux jeux de Melpomène
Accourt pour applaudir le grand acteur d'Athène,
Dont le talent aux yeux du roi, du peuple entier,
Dans une œuvre nouvelle allait se déployer.
Puis, des douze grands dieux les images sacrées
Venaient en grande pompe et richement parées,
Et d'un treizième dieu l'image les suivait :
C'était celle du roi, qui lui-même arrivait,
Vêtu de blanc, superbe et précédant sa garde.
Tandis qu'avec amour son peuple le regarde,
Qu'au milieu des clameurs s'élançant dans les cieux,
Il rêve un avenir encor plus glorieux,
Et qu'il règne en espoir sur un puissant empire,
Un assassin le frappe et le monarque expire.

Néoptolème, après cette scène d'horreur,
Resta longtemps frappé de trouble et de terreur.

Quand on lui demandait, de tant de tragédies
Sur le théâtre grec justement applaudies,
Laquelle préférait son goût judicieux,
L'acteur que poursuivait, comme un spectre odieux,
D'un spectacle sanglant la mémoire importune,
Disait : « Depuis ce jour je n'en préfère aucune. »

Les antiques Romains, cœurs belliqueux et fiers,
Pour leur champ de bataille avaient pris l'univers;
Chez les peuples tremblants leur race audacieuse
Promenait en tous lieux l'aigle victorieuse.
Mais la terre d'Asie, où Crassus l'entraîna,
Vit un jour son honneur terni par Suréna :
Crassus périt, frappé par une main perfide;
Et deux rois, réunis dans un banquet splendide,
Fêtaient pompeusement et leur pays vengé,
Et les Romains défaits, et Crassus égorgé.

L'acteur Jason, charmant leurs yeux et leurs oreilles,
Du vieux théâtre grec leur offrait les merveilles ;
D'une mère il peignait le délire inhumain :
Tenant de son fils mort la tête dans sa main,
Et croyant d'un lion agiter la crinière,
De cet affreux trophée elle se montrait fière :
Ce fils, c'était Penthée, un roi haï des dieux.
S'imaginant combattre un lion furieux
(Car, pour punir le fils, la céleste colère
D'une horrible démence avait frappé la mère),
Elle l'avait tué dans son égarement ;
Et la main de l'acteur montrait en ce moment
Un masque figurant la tête de Penthée.
Soudain une autre tête aux rois est apportée :
C'est celle de Crassus : des guerriers envoyés
Au nom de Suréna la mettent à leurs pieds.
Jason, du roi thébain jetant la froide image,
Ramasse des vainqueurs l'épouvantable hommage,

Et par cette action redouble la terreur;
Des Bacchantes il feint la barbare fureur,
Et poursuivant son rôle, il s'écrie : « Avec joie
Du haut des monts, ici j'apporte cette proie,
Victime récemment frappée. » Alors le chœur :
« Du premier coup porté qui réclame l'honneur?
— Moi : c'est, répond Jason, ma gloire. — C'est la mienne, »
Dit un acteur nouveau de cette étrange scène,
Un Parthe, dont le bras avait assassiné
Le général romain dans un piége amené.
De Crassus à l'acteur il arrache la tête,
Et le festin devient une sanglante fête;
La fiction fait place à la réalité :
Crassus, après sa mort lâchement insulté,
Les malédictions contre Rome lancées,
Un bruit tumultueux de clameurs insensées
Étouffent de Jason la pathétique voix.
Guerriers et courtisans, tous enfin jusqu'aux rois,

Poussent des cris confus de haine et de victoire.

La tragédie ainsi se mêlait à l'histoire.

Jason, Néoptolème, à ces tableaux sanglants
Sentaient battre leurs cœurs et grandir leurs talents;
Et cette émotion, dans leurs âmes gravée,
Sur la scène sans doute, ils l'auront retrouvée.
L'acteur, qui pour son nom rêve un long avenir,
Doit sentir, observer et se ressouvenir.

Moins d'éclat entoura la comédie antique,
Pamphlet en action, satire politique,
Qu'on vit pendant longtemps, en vers licencieux,
Railler l'État, ses chefs, ses sages et ses dieux.

Ménandre, succédant à cet Aristophane
Que l'esprit applaudit, que la vertu condamne,
Sut la faire parler en des vers moins hardis,
Mais qui, non brillants et non moins applaudis,
Inspirèrent plus tard une muse romaine.
Quel funeste destin, quelle main inhumaine
Du poëte vanté nous ravit le trésor?
Son œuvre a disparu, son grand nom vit encor.
Térence apprit son art à cette école illustre :
Au théâtre latin donnant un nouveau lustre,
Il régna sur la scène, il enchanta les fils
Des spectateurs que Plaute avait charmés jadis.

Conduite aux bords latins, la Melpomène grecque
Manqua de majesté dans les vers de Sénèque.
Pour ce peuple, cruel en sa servilité,
L'art tragique, c'était un cirque ensanglanté,

Les cris de la douleur et l'odeur du carnage.
Mais avant que l'empire apportât l'esclavage,
Roscius, Ésopus avaient su conquérir
Un nom qui brille encore et ne doit point mourir.
Aux insolents mépris de la superbe Rome
Ils pouvaient opposer l'amitié d'un grand homme.
Du talent de conduire et le geste et la voix
Cicéron apprit d'eux les importantes lois.
C'est ainsi que les Grecs virent leur Démosthène
Disciple studieux des tragiques d'Athène.
Prêtant à Roscius un éloquent soutien,
Cicéron dans l'acteur loua l'homme de bien.
Après qu'il eut des lois assuré la victoire,
Les douleurs de l'exil châtièrent sa gloire;
Et le grand orateur, par d'ingrats citoyens
Privé d'un ciel aimé, dépouillé de ses biens,
Rougissait de pleurer ces murs, ce Capitole
Que sauva son courage, où régna sa parole.

Quand d'équitables lois demandèrent qu'un jour
Le repentir du peuple ordonnât son retour,
La haine résistait; mais dans Rome en balance,
Ésopus à la haine imposa le silence,
Et (stratagème heureux d'une adroite amitié !)
Voulant pour un proscrit exciter la pitié,
Du poëte Accius il joue une œuvre ancienne,
Dont le public latin se souvenait à peine.
Il y représentait un prince détrôné,
Télamon, par son peuple à l'exil condamné.
« Dieux justes, rendez-moi, disait l'acteur antique,
Et ma terre et mon ciel et mon toit domestique,
Et les tendres amis à qui j'étais si cher :
Le pain de l'étranger à ma bouche est amer.
Tristement solitaire au milieu de la foule,
Je me sens repoussé par le sol que je foule.
Eh ! qui peut effacer de nos cœurs attendris
Le lieu des premiers pleurs et du premier souris,

Où nous avons, enfants, senti sur nos paupières
Les premières clartés du soleil de nos pères,
Qui garde leurs tombeaux, triste et cher souvenir,
Où le passé repose, attendant l'avenir!
Les bois où s'égaraient mes pas, mes rêveries,
Jusqu'à l'eau murmurante, à l'herbe des prairies,
Pour moi tout est regret..... O mes concitoyens,
Que mon dernier soupir entre les bras des miens,
Exhalé sous les cieux témoins de ma naissance,
Soit un soupir d'amour et de reconnaissance! »

Les pleurs, mouillant ses yeux, interrompaient ses mots,
Et tous les spectateurs éclataient en sanglots.
Il leur semblait ouïr cette voix admirée,
Par l'amour du pays tant de fois inspirée,
Ce consul qu'à l'exil un décret condamna
Pour avoir arraché Rome à Catilina,

Et trompant d'un pervers l'homicide furie,
Mérité ce beau nom : *Père de la patrie.*

. . .

On le plaint, on l'admire, et l'illustre exilé
Par les larmes du peuple est bientôt rappelé.
On le revoit enfin, ce dieu de l'éloquence :
Accompagné, porté par une foule immense,
Il revient triomphant vers ces Romains ingrats,
Désavouant leur crime, et rouvrant à ses pas
L'immortelle cité qui du monde est la reine.
O joie! ô pure ivresse ! ô volupté sereine!
Jour trop rare, où l'envie avec douleur se tait,
Contrainte de sourire aux vertus qu'elle hait!
Là, pas de rois captifs, de dépouilles sanglantes,
Pas de cris douloureux, de clameurs insolentes,
De vainqueur orgueilleux, de vaincu gémissant :
C'est une sainte fête, un triomphe innocent,

Un peuple repentant qui console un grand homme,
Rome enfin réparant l'injustice de Rome ;
Et, dans un jour si beau, le sublime orateur
Dut presser tendrement la main du grand acteur.

Le théâtre chez nous eut de longs jours d'enfance :
Mais Corneille parut, et *le Cid* prit naissance.
Bientôt de l'art comique illustre fondateur,
L'heureux père du *Cid* enfanta *le Menteur*.
Racine avec éclat s'élança dans l'arène ;
Sans lui ravir le sceptre, il régna sur la scène.
Voici venir Molière, et Scarron tant prôné
Par ce peintre du cœur est enfin détrôné,
Paris était charmé ; l'amant de La Vallière
Attirait à sa cour la muse de Molière.
De ces auteurs aimés trois théâtres rivaux
Offraient avec orgueil les précieux travaux.

Pour eux la renommée embouchait ses trompettes;
Les acteurs s'efforçaient d'égaler les poëtes.
Montfleury fit parler le Cid avec bonheur ;
De mentir avec art Bellerose eut l'honneur.
Mais la noblesse simple était encore absente ;
Le naturel manquait sur la scène naissante.
Pour mieux représenter la majesté des rois,
Les acteurs cadençaient et le pas et la voix,
Et, se souciant peu d'une étude incommode,
Ils venaient réciter sans art et sans méthode.
Le geste était outré, le ton était bruyant;
L'amour le plus discret s'exprimait en criant,
La passion prenait l'accent de la démence :
On était furieux jusque dans la clémence,
Et les amants, en proie à leurs transports jaloux,
Semblaient des échappés de l'hôpital des fous.

Floridor le premier, à l'usage infidèle,
D'un débit sans cadence offrit l'heureux modèle :
Il supprima des cris l'insipide fureur,
Et, ménageant l'oreille, il parla mieux au cœur.
Baron vint qui, paré de sa jeunesse extrême,
Charmant, près de Psyché semblait l'amour lui-même,
Il avait tous les dons de l'esprit et du corps,
Et l'étude y joignit ses précieux trésors.
Fier, enjoué, brillant, profond, tendre, énergique,
Acteur de comédie ou bien héros tragique,
A mille tours divers habile à se plier,
Le merveilleux acteur créa l'art tout entier.
Disciple de Molière, il est bientôt un maître :
Nul autre n'eut jamais plus de grandeur peut-être ;
Nul autre dans son jeu ne sut mieux allier
Le sublime au correct, le noble au familier.

Champmeslé de Racine est l'amante et l'élève;
Au sommet du talent la passion l'élève :
Esprit borné, cœur tendre et volage à la fois,
Soumettant au poëte une docile voix,
Interprète fidèle, écho rempli de charmes,
Par son maître inspirée, elle arrachait des larmes.
Quand Racine, honteux de combattre Pradon,
De ses succès au ciel eut demandé pardon,
Heureux d'ensevelir sa gloire poétique
Dans l'innocente paix du foyer domestique,
L'inconstante, dit-on, oublia promptement
L'amour du grand poëte et son enseignement.
Mais ses admirateurs applaudissaient en elle
De son passé brillant un reflet infidèle.

Plus tard on entendit la pompeuse Duclos
Modulant ses soupirs, cadençant ses sanglots;

Les fureurs de Beaubourg, ses cris d'énergumène,
Son jeu désordonné courrouçaient Melpomène.
Lecouvreur vient régner : son imposante voix
Du tragique débit ressuscite les lois.
Joignant à ses attraits une grâce royale,
Émule de Baron, et souvent son égale,
La grande artiste, hélas ! avant l'âge expira :
Le public en gémit, Voltaire la pleura,

Près des talents voués à la muse tragique
Des noms aimés brillaient sur la scène comique.
Créateur des Crispins, à sa postérité
Raymond Poisson léguait sa burlesque gaîté.
Molière eut sur la scène une gloire complète,
Et l'acteur partagea les succès du poëte.
A ses comédiens, dont il était l'appui,
Le précepte et l'exemple étaient donnés par lui.

Justement honoré de la faveur publique,
Lagrange du théâtre écrivait la chronique.
Debrie, au jeu naïf, fut la Mars de son temps :
Elle joua, dit-on, Agnès à soixante ans.
Quels rires éclataient quand, joyeuse soubrette,
Beauval représentait Nicole ou Zerbinette!
La trop coquette Armande entre toutes brillait :
De l'amour du public Molière s'effrayait,
Et l'époux a gémi souvent dans la coulisse
Des applaudissements prodigués à l'actrice.

D'autres jours sont venus, qui non moins fortunés,
Ont donné des talents dignes de leurs aînés.
Raisin, à trente-huit ans terminait sa carrière,
Grand acteur qu'égala bientôt La Thorillière,
Armand, Dave parfait, plaisamment sérieux,
Auger, moins naturel et moins ingénieux,

Obtenant par la charge un rire trop facile,
Et le maître de l'art, cet immortel Préville,
Devant qui s'inclinaient les talents les plus fiers,
Admirable Protée à mille aspects divers;
Dazincourt, accusé d'un peu trop de réserve,
Dugazon, qui pécha par un excès de verve,
Artistes applaudis et valets excellents,
Dont plus d'une soubrette égala les talents :
Témoin Desmare, et toi, sa nièce si vantée,
Qui fus, comme Préville, un séduisant Protée,
Dangeville, au débit plein de grâce et de sel,
Talent si vrai, si souple, et presque universel;
Et Quinault, d'une race en grands acteurs fertile.
Sur la scène portant son esprit de la ville;
Bellecourt, à l'œil vif, au jeu franc et joyeux;
Et Joly, qui charmait l'esprit plus que les yeux;
Son modèle Luzy, savante en l'art de dire,
Et Fanier et Devienne au gracieux sourire.

Si, quittant l'antichambre on arrive au salon,
Que d'actrices dont l'art a consacré le nom!
La touchante Gaussin, de qui la voix divine
Faisait parler Agnès et Zaïre et Nanine;
Olivier, transformée en page adolescent,
Jeune et charmante fleur moissonnée en naissant!
Sans pouvoir des attraits essayer la puissance,
Doligny de son jeu fit aimer la décence,
Et quand brillaient Molé, Préville et Bellecourt,
Près d'eux charma vingt ans et la ville et la cour.
Vanhove, qu'à Talma l'hymen avait unie,
D'un organe enchanteur déployait l'harmonie;
Et, pour charmer l'oreille et le cœur à la fois,
Elle avait, disait-on, des larmes dans la voix.

Contat régna longtemps, et Dangeville en elle
Sembla ressusciter, mais plus noble et plus belle.

Grandeur, verve, gaîté, comique ingénieux,
Souplesse, naturel, tous ces dons précieux
Accordés par le ciel, fécondés par l'étude,
Tout ce que de la scène une longue habitude
Donne de sûreté, d'aisance, de fini,
Dans le jeu de Contat se trouvait réuni.
L'épouse de Préville avait été son guide.
D'abord, pâle talent et disciple timide,
A des succès obscurs le sort la condamna :
L'auteur de *Figaro* la vit, la devina :
Voilà Suzon, dit-il, et, plein de confiance,
A son joyeux barbier Beaumarchais la fiance ;
Et l'hymen réussit, et le public accourt;
Et Contat, grandissant auprès de Dazincourt,
Bientôt de l'art comique est l'illustre héroïne,
Et devant son éclat tout s'efface ou s'incline.

Après trente-trois ans de travaux glorieux,
A la foule idolâtre elle fit ses adieux,
Et sur la scène Mars, sa célèbre héritière,
A plus de soixante ans termina sa carrière.
Mars n'eut point de Contat la verve et la grandeur :
Mais quel jeu délicat ! quelle aimable pudeur !
Qui mieux qu'elle à l'amour allia la décence?
Qui peignit mieux d'Agnès la naïve innocence?
Belle comme Contat, mais d'une autre beauté,
Que sa grâce ineffable avait de chasteté,
Et comme elle savait, dans son jeu plein d'aisance,
Doubler de certains mots le charme et la puissance !
Son sourire si pur, son naturel charmant
Excitaient dans la salle un doux frémissement.
Ses accents pour l'oreille étaient une caresse :
Sa voix sexagénaire avait tant de jeunesse !
O types ravissants où son talent brilla,
Victorine, Araminte, Elmire, Silvia,

Je n'oublierai jamais ces heureuses soirées
Où, jeune, sous ses traits je vous vis admirées;
L'œil s'attachait sur vous, et le cœur soupirait :
C'était peu d'admirer l'actrice ; on l'adorait,

En ramenant ses yeux sur la tragique scène,
Au-dessous d'Adrienne on aperçoit Deseine,
Moins connue en nos jours, et dont le nom pourtant
A reçu de Clairon un hommage éclatant;
Dumesnil et Clairon, deux grandes renommées,
Actrices par la foule également aimées;
Raucourt, à la savante et large diction,
Mais à qui trop souvent manqua la passion.
Quoique Vestris régnât par l'esprit et les charmes,
Devant elle les yeux restaient vides de larmes :
Élève de Lekain, à ce maître admiré
Elle n'avait pas su ravir le feu sacré.

Des deux Sainval l'aînée, impétueuse actrice,
Avait de Dumesnil la flamme inspiratrice,
Et tandis qu'au théâtre éclataient ses fureurs,
L'autre, douce et touchante, attendrissait les cœurs.
Quand Desgarcins peignait l'amoureuse tendresse,
Dans ses traits, dans sa voix, quelle brûlante ivresse !
Sans avoir de Gaussin les attraits ravissants,
Elle en eut l'heureux charme et les divins accents.
L'impitoyable mort fit trop tôt disparaître
Maillard, jeune talent dont Monvel fut le maître.
Par Duchesnois le vers trop souvent fut chanté;
Mais sa touchante voix, sa sensibilité
Voilèrent ses défauts aux regards du vulgaire.
Près de Talma, trente ans Duchesnois a su plaire :
Auprès de ce grand nom le sien longtemps cité
A droit au souvenir de la postérité.

L'art tragique, en ce temps, se mourait de vieillesse,
Disait-on; et de l'art une jeune prêtresse,
S'élançant radieuse et d'espoir et de foi,
S'écrie : Il ne meurt pas, et je le prouve, moi.
C'était Rachel... on sait son triomphe et sa gloire,
Je n'en conterai pas la trop récente histoire :
Les beaux-arts ont pleuré son précoce trépas,
Mais son nom lui survit et ne périra pas.

Après le beau Grandval succédant à Defresne,
Deux tragiques acteurs ont illustré la scène.
Au feu des passions joignant la profondeur,
Lekain fit admirer sa sublime laideur;
Talma, non moins profond, plus vrai, moins pathétique,
Quand il représentait un personnage antique,
Par son geste, sa pose, et son costume offrait
Des héros du vieux monde un étonnant portrait;

Il était Grec, Romain : c'est vous que j'en atteste,
Œdipe, Manlius, Sylla, Néron, Oreste,
Vous, sortis de la tombe à sa puissante voix,
Sous sa noble figure applaudis tant de fois.
L'art en lui secondait une heureuse nature,
Et son goût à l'audace alliait la mesure.
Vainement de ses ans le nombre s'accroissait ;
Sous leur fardeau léger son talent grandissait.
Au faîte du succès, le grand artiste expire,
Et le trône est vacant dans le tragique empire.
O douleur ! en bornant ses précieux travaux,
La mort lui ravissait des triomphes nouveaux.
Jeune de cœur, devant sa vieillesse si verte
Une longue carrière encor semblait ouverte,
Et dans un avenir à ses yeux plein d'attraits,
Pour son talent sublime il rêvait le progrès.

Le public, de Lekain lorsque la mort le prive,
A sa succession semble appeler Larive.
Avec ses dons brillants et sa superbe ardeur,
Il n'eut pas de Lekain l'âme et la profondeur,
Ni du savant Talma le jeu pur, simple, antique.
Mais sa chaleur, sa voix sonore et sympathique
Transportaient le public : acteur éblouissant,
Il avait d'un héros les dehors et l'accent :
Par l'éclat de son jeu fascinant l'auditoire.
Il obtint le succès, sans conquérir la gloire.

Plus d'un acteur savait autrefois marier
Une palme comique au tragique laurier.
Defresne interprétait le bouillant Orosmane,
Tufière, Euphémon fils, le jeune Métromane :
Voltaire, dans ses vers, l'a vanté quelquefois ;
Et Grandval, après lui, joua ces deux emplois.

S'il eut dans l'art tragique une palme moins belle,
La comédie en lui vit un brillant modèle.

Le charmant Bellecourt qui précéda Mole,
Successeur de Grandval, ne l'a point égalé.
Mais son sage débit, son ton, sa grâce aimable
Rappelaient au public l'artiste regrettable ;
On ne l'admirait point : mais il était aimé.
Molé fut le plus grand et le plus renommé.
Il connut de son art les plus secrets mystères,
Sut prendre tous les tons et tous les caractères.
Petit-maître, vieillard, plein d'esprit et de feu,
Ami du célibat, au vil amour du jeu
Immolant son épouse, et jusqu'à son fils même,
Bourru, dans Morinzer, pour la femme qu'il aime,
Dans l'Alceste fameux, par Molière tracé,
Quels transports, quel amour noblement insensé !

Dans le nouvel Alceste offert par d'Eglantine,
La vertu l'échauffait d'une flamme divine.
Optimiste, jaloux, inconstant, séducteur,
Il ne se lassa point d'être un sublime acteur.

Après Molé, Fleury, qui fut moins grand sans doute,
S'ouvrit vers le succès une nouvelle route.
Moins léger, moins brillant et moins passionné,
Mais railleur plus parfait, il a mieux dessiné
Des marquis du vieux temps l'insolence tranquille,
Et la cour n'a jamais mieux persiflé la ville.

Dans les pères, les rois, la foule applaudissait
Le vertueux Brizard que Ducis chérissait.
Quel auguste maintien! quelle âme paternelle!
Que sous ses cheveux blancs la vieillesse était belle!

La nature à Monvel refusa ses présents;
Il n'avait ni la voix ni les traits imposants :
Mais, vieux avant le temps, il portait dans son âme
L'amour sacré de l'art et sa brûlante flamme.
A Talma, jeune encore et bientôt sans rival,
Il apprit les secrets du débit théâtral.
Saint-Prix, dont le talent semblait manquer d'étude,
D'une voix monotone avait pris l'habitude,
Quand d'un parler trop lourd secouant le fardeau,
L'artiste s'animait, le réveil était beau.
Dans son savant débit trop recherché peut-être,
Baptiste aîné de l'art fut un habile maître.
Des pères vénérés grave et noble portrait,
Dans Vanderk, près de Mars, le public l'admirait.

Il est un emploi riche en plaisants personnages,
De notre vieille scène égayant les ouvrages,

Portraits brillants de verve et de variété,
Nous offrant la vieillesse et la maturité,
Les tuteurs, toujours sûrs de déplaire aux pupilles,
Les anciens Turcarets, esprits lourds, âmes viles,
Le prétendu malade esclave de Purgon,
Et le faible Chrysale, et l'avare Harpagon,
Chicaneau, chez son juge accourant dès l'aurore,
Et d'autres que le temps n'a pas courbés encore,
Arnolphe, Sganarelle, amants infortunés,
Aux rires du public justement condamnés,
Enfantés et joués par notre grand Molière.
A quatre-vingt-deux ans terminant sa carrière,
Guérin se fit un nom dans ce comique emploi.
La veuve de Molière, en lui donnant sa foi,
Comme à l'époux vivant, infidèle à sa cendre,
Quitta pour lui le nom du moderne Ménandre.
Il eut en Duchemin un successeur aimé;
Et Bonneval, talent moins grand, moins renommé,

Sut plaire aux spectateurs par un jeu toujours sage.
Desessarts vint plus tard; il avait en partage
Le mordant, la rondeur, une franche gaîté.

Sur la scène française à cinquante ans monté,
Grandmesnil dans son art fut cité comme un maître,
Et nuisit à Caumont, trop oublié peut-être :
Par un autre éclipsé, cet acteur excellent
N'obtint pas un renom égal à son talent.

Bellemont, qui pour maître eut la seule nature,
Offrait d'un paysan la naïve peinture.
Michot, plein de franchise et de simplicité,
Au comique joignait la sensibilité.
De Baptiste cadet les traits et la parole
Jetaient les spectateurs dans une gaîté folle;

Et sa nièce, héritant de son père et de lui,
De l'art servi par eux fut un vaillant appui.

Du Théâtre-Français étudiez l'histoire :
Connaissez ses grands noms et chérissez sa gloire.
Malheur à qui méprise un passé glorieux !
C'est, fils dénaturé, renier ses aïeux.
Il les faut honorer pour en suivre la trace.
Sachez des vrais talents continuer la race ;
Regardez, entendez ! à l'acteur studieux
La leçon vient s'offrir en tous temps, en tous lieux.
Par l'exemple, en causant, chacun peut vous instruire
De l'art essentiel d'écouter et de dire.
Qu'habile à démêler les sentiments divers,
Les visages pour vous soient des livres ouverts.
Dans les inflexions où notre voix s'engage,
Pénétrez la pensée à travers le langage.

Amoureux de votre art, de vos progrès jaloux,
En observant autrui, vous-même observez-vous.
Voyez par votre cœur comme on hait, comme on aime :
Nos meilleures leçons nous viennent de nous-même.

Fleury qu'en ses vieux ans je vis encor briller
(En lui j'ai des marquis salué le dernier),
Était né dans Nancy d'un acteur de la ville.
Enfant, son jeu charma la cour de Lunéville.
Voilà le jeune acteur loué, choyé, fêté;
De ce petit Versaille il est l'enfant gâté :
Il partage au palais où son père le laisse
Les divertissements de la jeune noblesse;
Tous traitent en égal l'acteur imberbe encor.
Ils grandissent : adieu ces jours de l'âge d'or!
Adieu l'égalité de la joyeuse enfance;
L'âge aux jeunes seigneurs rappelle leur naissance;



M^r. FLEURY,

Acteur et Sociétaire du Théâtre Français

Chacun d'eux a repris son rang et son orgueil.
Surpris, humilié d'un dédaigneux accueil,
Fleury les délivra d'un obscur camarade :
Il se souviendra d'eux, lorsqu'il jouera Moncade.

Talma donnait, dit-on, au premier empereur
De secrètes leçons de grâce et de grandeur.
Non; l'acteur qu'il aimait et qui lui fut fidèle,
Au lieu d'un écolier, n'eut en lui qu'un modèle.
Il vit, admis souvent dans son intimité,
Combien la grandeur vraie a de simplicité.
Les gestes du héros, son ton, son attitude,
Tout était pour l'artiste une vivante étude;
A ces leçons d'en haut son talent se forma :
C'était Napoléon qui posait pour Talma.

C'est peu de conquérir un renom légitime :
En cherchant le succès, aspirez à l'estime.
N'ayez point de grands airs, d'impertinents propos :
L'importance est toujours la parure des sots.
Jeune, écoutez des vieux les discours salutaires;
Ils vous conteront l'art, son passé, ses mystères,
Et peut-être, pour mieux vous frayer le chemin,
Un d'entre eux vous tendra sa paternelle main.
Cette dette si sainte, et jamais oubliée,
A la jeunesse un jour par vous sera payée,
Et les jeunes, mûris par l'âge et les travaux,
Plus tard viendront en aide à des talents nouveaux :
Ainsi l'art entre tous forme une heureuse chaîne.

Pour moi, dont les cheveux ont blanchi sur la scène,
Que ne puis-je, en mes vers, de loin utile encor,
Des athlètes nouveaux guider le jeune essor,

Préparer leurs succès, empêcher leurs défaites,
Fier de leur épargner les fautes que j'ai faites!

De notre vieux théâtre, ô soutiens glorieux,
Qui m'avez entouré de fraternels adieux,
Dans la prospérité dont vous goûtez les charmes,
Donnez une pensée à l'ancien frère d'armes,
Qui, fidèle au drapeau par lui toujours aimé,
A vieillir près de vous s'était accoutumé.
Heureux de vos succès au sein de la retraite,
Pour prix de ses travaux (est-ce trop ?), il souhaite
Que son nom, emporté bientôt par l'avenir,
S'efface lentement de votre souvenir.



NOTES

NOTES DU CHANT CINQUIÈME.

C'est un duo qui veut un admirable ensemble.

Voir la IIIe scène du IVe acte du *Dépit amoureux*, entre Éraste et Lucile; la IVe scène du IIe acte de *Tartuffe*, entre Valère et Marianne; et la Xe scène du IIIe acte du *Bourgeois gentilhomme*, entre Lucile et Cléante.

Enfant du bon Sedaine, aimable Victorine....

Victorine du *Philosophe sans le savoir*, de Sedaine.

Charmante Italienne à Paris transplantée,
Silvia les offrit à la foule enchantée.

Zanette-Rosa BENOZZI, connue sous le nom de Silvia, célèbre actrice de la Comédie-Italienne, née à Toulouse, a débuté à Paris en 1716, et a joué les rôles d'amoureuses pendant quarante-deux ans avec un grand succès.

Et son cœur peut sans crainte aimer : *elle y voit clair.*

Ah! je vois clair dans mon cœur, dit Silvia dans l'avant-dernière scène du IIIe acte du *Jeu de l'amour.*

Néron impatient de ses vertus factices.

Néron dans *Britannicus*, de Racine.

Honte sur ta mémoire, âme froide et grossière,
Qui n'as pas su mourir la veuve de Molière !

La veuve de Molière épousa, en 1677 ou 1678, Guérin d'Escriché, acteur du théâtre du Marais, qui, avec les autres comédiens de ce théâtre, s'était réuni à la troupe de Molière alors établie rue Mazarine. A cette époque, Guérin était très-obscur : plus tard il eut de la réputation dans l'emploi des rôles à manteau et des grands confidents tragiques.

NOTES DU CHANT SIXIÈME.

Voyez Mérope : un fils, au trépas arraché,
Dans le fond des déserts est loin d'elle caché.

Mérope, tragédie de Voltaire.

La douleur d'Andromaque est moins impétueuse.

Andromaque, dans la tragédie de ce nom.

On dit que Dumesnil, cette sublime artiste,
Traversant le théâtre, accourait vers Égisthe.

Mérope, créée par mademoiselle Dumesnil, passait pour un de ses plus beaux rôles. Le jeu de théâtre, dont je parle, m'a été en effet raconté par des vieillards, grands admirateurs de cette actrice.

Près des vaisseaux oisifs aux rivages d'Aulide
Quel orgueil brille au front de l'épouse d'Atride!

Clytemnestre, d'*Iphigénie en Aulide.*

Est-il un plus beau nom que celui d'Antigone?

Il s'agit ici du personnage d'Antigone dans l'*Œdipe chez Admète*, de Ducis.

Par un corps sans vigueur ton courage est trompé,
Don Diègue, et de ta main le fer s'est échappé.

Don Diègue du *Cid*, de Corneille.

Ne faites pas d'Horace un vieillard trop farouche.

Le vieil Horace de la tragédie d'*Horace*, de Corneille.

D'un fils dont le nom seul excite encor l'horreur,
Les forfaits d'Agrippine ont fait un empereur.

Agrippine, de *Britannicus*.

Bourreau de ses enfants, d'elle seule idolâtre,
Plus criminelle encore, apparaît Cléopâtre.

Cléopâtre, dans *Rodogune*.

Observez bien comment la muse du théâtre
Fait parler, fait agir Harpagon, Cléopâtre.

Harpagon, dans *l'Avare*.

Harpagon (il le dit en pleurant son trésor),
A son enfant noyé préférerait son or.

Acte V, scène IV, Harpagon dit à sa fille, qui lui rappelle qu'elle a été sauvée d'un grand danger par Valère qu'on accuse d'avoir volé le trésor de l'avare : *Tout cela n'est rien ; et il valait bien mieux pour moi qu'il te laissât noyer que de faire ce qu'il a fait.*

Quel spectacle imposant me ravit et m'étonne !
Du grand prêtre des Juifs j'entends la voix qui tonne :
En ses vers où respire une sainte grandeur,
Il annonce aux mortels le réveil du Seigneur.

Prophétie de Joad dans *Athalie*, acte III, scène VII.

Beaubourg, acteur outré, sans principes, sans art.

Beaubourg débuta en 1691, fut reçu en 1692, se retira en 1718, mourut en 1725. Il manquait de noblesse, d'intelligence et de naturel. Mais sa chaleur, qui était exagérée, le faisait aimer de la partie la moins éclairée du public. On raconte que, jouant *Horace* avec mademoiselle Duclos, qui remplissait le rôle de Camille, au moment où il tirait son épée pour la punir de ses imprécations, il céda à un mouvement de politesse assez intempestif, en la voyant tomber sur la scène par suite d'un faux pas qu'elle fit; puis, ôtant son chapeau d'une main, il lui présenta l'autre fort civilement pour la relever, et un instant après, il courut après elle pour l'aller tuer dans la coulisse.

Madame de Caylus, parlant dans ses *Souvenirs* des représentations d'*Athalie* sur la scène française, s'exprime ainsi : *Je crois que M. Racine aurait été fâché de la voir aussi défigurée qu'elle m'a paru l'être par une Josabet fardée, par une Athalie outrée et par un grand prêtre plus capable d'imiter les capucinades du petit Père Honoré que la majesté d'un prophète divin.*

Louis Racine, qui rapporte ce passage dans les Mémoires sur la vie de son père, ajoute dans une note : *Elle parle de la Duclos, de la Desmares et de Beaubourg. Le vieux Baron fit après lui le rôle du grand prêtre bien différemment.*

Il cache son vrai nom sous celui de Banière.

L'aventure de Banière est vraie. Ce qui ajoute à la pitié qu'il inspire, c'est que, puni comme déserteur, il ne l'était point. Il n'avait quitté son corps qu'en vertu d'un congé qui n'était pas expiré; mais il eut le malheur de l'égarer, et paya cette perte de sa vie.

NOTES DU CHANT SEPTIÈME.

Tel Monrose, marchant sur la scène à grands pas,
De sa vibrante voix lançait les fiers éclats.

MONROSE, né à Besançon en 1783, après avoir joué au théâtre des Jeunes-Artistes et parcouru les départements et l'étranger, débuta au Théâtre-Français le 11 mai 1815. Il eut un grand succès et fut reçu sociétaire pour l'année 1816; resta vingt-huit ans au théâtre, où il jouit constamment de la faveur publique; ce fut l'affaiblissement de sa santé qui le força de se retirer, et il mourut le 20 avril 1843.

Dave devint plus tard Figaro le barbier.

Figaro du *Barbier de Séville*.

Mais Figaro plus tard n'habite plus Séville;
Pour le château du comte il a quitté la ville.

Figaro du *Mariage de Figaro.*

Mais Figaro vieillit, et son esprit morose,
Du jeune Beaumarchais n'a plus la vile prose.

Figaro de *la Mère coupable.*

C'est Poisson qui, dit-on, au temps de Louis treize,
Produisit le premier sur la scène française,
Ce plaisant personnage, aujourd'hui dédaigné.

Raymond Poisson monta sur la scène vers 1650 ou 1651, et y fit paraître pendant trente-deux années un talent supérieur pour les rôles comiques, principalement pour celui de Crispin, dont il fut l'inventeur, et qu'il adopta spécialement. Il avait le défaut de bredouiller : ce défaut devint une grâce de plus dans ses rôles, et le public s'y habitua si bien, qu'il vit avec plaisir le bredouillement de Raymond Poisson passer à son fils Paul et à son petit-fils François-Arnould, qui se succédèrent dans son emploi, et s'y firent tous deux beaucoup de réputation.

Paul Poisson, né en 1658, débuta en 1686; retiré en 1711, il remonta sur la scène en 1715, et quitta de nouveau le

théâtre en 1724. Cependant, Louis XV le regrettait tellement, qu'il voulut le revoir encore une fois, et le 23 mars 1729, Paul Poisson joua avec un grand succès le rôle de M. Jourdain dans *le Bourgeois gentilhomme:* il avait alors plus de soixante et onze ans. Après cette représentation, il rentra dans la retraite et mourut en 1755.

François-Arnould Poisson, qui joua aussi les rôles de son père et de son grand-père, naquit en 1696, débuta en 1722 et mourut en 1743.

Raymond Poisson a fait pour la scène onze pièces dont le comique est trivial et grossier. Paul Poisson, père de François-Arnould, eut un autre fils, Philippe Poisson, qui fut inférieur à ses frères comme acteur. Il débuta en 1700 sans succès, fit un second début en 1704, fut bien accueilli; mais le peu de goût qu'il avait pour son état lui fit demander sa retraite à l'époque où son père, Paul Poisson, prit la sienne pour la première fois, et il quitta le théâtre ainsi que lui en 1711. Tous deux y remontèrent en 1715, et Philippe, en 1722, se retira définitivement. Les comédies qu'il a fait représenter valent mieux que celles de son grand-père Raymond. J'en ai vu jouer quelques-unes encore, et j'ai joué moi-même en province *le Procureur arbitre* et *l'Impromptu de campagne*.

Paul Poisson eut une fille, née en 1684 et morte en 1770. Douée des plus heureuses dispositions pour les lettres, elle ne les avait d'abord cultivées que par amusement; mais, ayant épousé un homme qu'elle croyait riche et qui était accablé de dettes (don Gabriel de Gomès, gentilhomme

espagnol), elle se vit obligée de chercher une ressource contre l'indigence, et c'est sans doute à cette triste nécessité d'écrire pour vivre, est-il dit dans la biographie Michaud, qu'il faut attribuer la quantité prodigieuse et l'inégalité de ses productions. Il en est quelques-unes, cependant, qui obtinrent beaucoup de succès. Devenue veuve, elle épousa en secondes noces un sieur Bonhomme; mais conserva toujours, dans la littérature, le nom de son premier mari.

Le plaisant Dugazon, par la foule adopté,
Avait reçu du ciel des trésors de gaîté.

DUGAZON (Jean-Baptiste-Henri-Gourgaud), débuta en 1771, fut reçu en 1772 et mourut en 1809. C'était un acteur d'un grand talent; mais sa verve qu'il ne savait pas modérer l'entraînait à la charge et à la bouffonnerie. Il a fait, dans la révolution, quelques comédies qui n'ont pas mérité de survivre aux circonstances pour lesquelles elles ont été composées. Il fit subir aux *Originaux*, comédie en un acte, de Fagan, des modifications, selon nous, malheureuses, mais qui furent applaudies parce qu'elles lui fournissaient l'occasion de déployer la souplesse et l'originalité de son talent : vers la fin de sa vie, il donna des marques d'aliénation.

Quand l'auteur de *Tartuffe* à nos yeux apparaît,
Nous voyons près de lui la bonne Laforêt
Qui, parfois, nous dit-on, de son maître chérie,
Servante d'un grand homme, en était l'Égérie.

On sait que Molière prenait quelquefois sur ses ouvrages l'avis de Laforêt.

Molière avec raison consultait sa servante,

Dit Mondor, dans *la Métromanie.*

La Toinette d'Argan à nos yeux se présente
Plus vive et d'une humeur plus follement plaisante.

Toinette dans *le Malade imaginaire.*

Suzanne (Beaumarchais se plut à la décrire).

Suzanne du *Mariage de Figaro.* — Beaumarchais a dessiné le caractère de Suzanne dans la préface de sa comédie.

Célimène vieillit et ut madame Evrard.

Mademoiselle Contat créa avec un grand succès le rôle de madame Evrard, dans *le Vieux célibataire*, de Collin d'Harleville.

Sur le public charmé quel fut votre pouvoir !
Il vint payer plus cher le plaisir de vous voir.

A la seconde représentation des *Précieuses ridicules*, le prix du parterre fut porté de 10 sous à 15, et le prix des autres places fut doublé.

Trois femmes, raffolant de latin et de grec,
Des pédantes du temps sont l'image vivante :
L'ancienne précieuse est changée en servante.

Il s'agit de la comédie des *Femmes savantes*.

NOTES DU CHANT HUITIÈME.

Et d'un maître de l'art l'éloquence divine
Put seul triompher de l'éloquent Eschine.

Eschine, d'abord comédien médiocre, devint un célèbre orateur. S'étant porté accusateur de Ctésiphon au sujet de la couronne que celui-ci avait proposé de décerner à Démosthènes, il ne voulut pas payer l'amende de mille drachmes à laquelle il fut condamné et alla s'établir dans l'île de Rhodes, où il ouvrit une école d'éloquence.

Un assassin le frappe, et le monarque expire.

Philippe fut tué par un jeune homme nommé Pausanias, qui avait inutilement imploré de lui la vengeance d'un affront que lui avait fait Attale, oncle de Cléopâtre, que le roi avait épousée après avoir répudié sa première femme.

Soudain une autre tête aux rois est apportée:
C'est celle de Crassus.

Crassus, ayant obtenu le gouvernement de Syrie, attaqua les Parthes avec qui Rome était en paix. L'expédition fut désastreuse, et il y périt avec son fils.

La haine résistait; mais dans Rome en balance
Ésopus à la haine imposa le silence

Esopus partagea avec Roscius l'amitié de Cicéron, à qui tous deux donnèrent des leçons d'action oratoire. Il fit effectivement jouer une ancienne pièce d'Accius, intitulée: *Télamon exilé*, dans laquelle il représenta le principal personnage. Le peuple y trouva des allusions qui le disposèrent au rappel de l'illustre consul.

De ces auteurs aimés trois théâtres rivaux
Offraient avec orgueil les précieux travaux.

Ces trois théâtres étaient l'hôtel de Bourgogne, le théâtre du Palais-Royal et celui du Marais.

Montfleury fit parler le Cid avec bonheur ;
De mentir avec art Bellerose eut l'honneur.

MONTFLEURY créa le rôle du Cid et celui du jeune Horace Bellerose créa Dorante du *Menteur*. Il entra à l'hôtel de Bourgogne en 1629, et mourut en 1670.

Floridor le premier, à l'usage infidèle,
D'un débit sans cadence offrit l'heureux modèle.

FLORIDOR était né gentilhomme et s'appelait Josias de Soulas. Il débuta au théâtre du Marais, en 1640, tomba dangereusement malade en 1671 ou 1672, et son confesseur le fit renoncer au théâtre. Il guérit et tint sa promesse. Il y a beaucoup d'incertitude sur la date de sa mort ; mais il paraît qu'il n'existait plus en 1674.

Champmeslé de Racine est l'amante et l'élève.

Madame CHAMPMESLÉ débuta avec son mari en 1669, et mourut en 1698.

Bientôt on entendit la pompeuse Duclos.

Mademoiselle DUCLOS parut à la Comédie-Française en 1693, se retira en 1736 et mourut en 1748.

Les fureurs de Beaubourg, ses cris d'énergumène,
Son jeu désordonné courrouçaient Melpomène.

Beaubourg débuta en 1691, fut reçu en 1692, se retira en 1713, mourut en 1725.

Lagrange du théâtre écrivait la chronique.

Lagrange débuta en 1658, mourut en 1692. On a dans les archives du Théâtre-Français le registre sur lequel il mentionnait tout ce qui était relatif à l'administration de la société.

Debrie, au jeu naïf, fut la Mars de son temps.

Madame Debrie débuta à Paris en 1658, se retira en 1684, mourut en 1706.

Quels rires éclataient, quand, joyeuse soubrette,
Beauval représentait Dorine ou Marinette !

Madame Beauval entra avec son mari en 1670 au théâtre de Molière; tous deux se retirèrent en 1704. Elle mourut en 1720.

La trop coquette Armande entre toutes brillait.

Madame MOLIÈRE (Armande Béjart), débuta avec la troupe de Molière, sous le nom d'Armande Béjart en 1658, épousa Molière en 1662, devint veuve en 1673, se remaria en 1677 ou 1678, se retira du théâtre en 1694, et mourut en 1700.

MOLIÈRE (Jean-Baptiste Poquelin), né à Paris, le 15 janvier 1622, après avoir été à la tête d'une troupe de comédiens bourgeois, part pour la province, où il est à la fois auteur, acteur et directeur, revient à Paris débuter avec sa troupe, en 1658, et y joue ses immortels ouvrages. Il mourut le 17 février 1673.

Raisin, à trente-huit ans terminant sa carrière,
Grand acteur qu'égala bientôt La Thorillière;
Armand, Dave parfait plaisamment sérieux,
Auger, moins naturel et moins ingénieux.

RAISIN, né en 1656, débuta en 1679, mourut en 1693.

LA THORILLIÈRE débuta en 1684, mourut, étant encore acteur, en 1731, à soixante-quinze ans.

ARMAND, né en 1699, débute en 1723, se retire en 1765, et meurt dans la même année.

AUGER débute en 1763, se retire en 1782, et meurt en 1783.

Dazincourt, accusé d'un peu trop de réserve,
Dugazon, qui pécha par un excès de verve.

DAZINCOURT, né en 1747, débute en 1776, est reçu sociétaire en 1778, meurt en 1809.

DUGAZON : début en 1771, admission en 1772, mort en 1809.

Et Quinault, d'une race en grands talents fertile,
Sur la scène portant son esprit de la ville.

Madame QUINAULT-DUFRESNE, débute le 14 ou 15 juin 1718, est admise, se retire en 1741, à l'âge de quarante ans, et meurt en 1783. Elle fut liée avec Voltaire, Destouches, Pont-Veyle, Marivaux, le comte de Caylus, Duclos, Dalembert. De six acteurs et actrices qui portèrent le nom de Quinault, cinq eurent un talent très-distingué.

Bellecourt à l'œil vif, au jeu franc et joyeux.

Madame BELLECOURT débuta sous le nom de madame Beauménard, fut reçue, disparut de la scène en 1756, y rentra après avoir épousé Bellecourt, se retira en 1791, mourut en 1798.

Et Joly qui charmait l'esprit plus que les yeux.

Madame Joly, née en 1762, débuta en 1781 et mourut en 1797.

Son modèle Luzy, savante en l'art de dire.

Mademoiselle Luzy débuta en 1763, fut reçue en 1764, se retira en 1781.

Et Fanier et Devienne au gracieux sourire.

Mademoiselle Fanier débuta en 1764, fut reçue en 1766 et se retira en 1786.

Mademoiselle Devienne débuta en 1785, fut reçue en 1786, se retira en 1811. — Ces deux soubrettes se faisaient distinguer par la finesse et la grâce.

La touchante Gaussin, de qui la voix divine
Faisait parler Agnès et Zaïre et Nanine.

Mademoiselle Gaussin, née en 1711, débuta à Paris en 1731, fut reçue, se retira en 1763, mourut en 1765.

Olivier, transformée en page adolescent.

Mademoiselle Olivier, née en 1764, débuta en 1780, mourut en 1787; elle avait créé avec un grand succès le rôle de Chérubin dans le *Mariage de Figaro*.

Mademoiselle Doligny, née en 1737, débute en 1763, est reçue et se retire en 1783. Elle vivait encore en 1810, ainsi que Mesdemoiselles Luzy et Fanier.

Vanhove qu'à Talma l'hymen avait unie,
D'un organe enchanteur déployait l'harmonie.

Mademoiselle Vanhove, après avoir été Madame Petit, devint la femme de Talma, et mourut comtesse de Chalot en 1860. Elle avait débuté en 1785, et elle se retira en 1811. Elle faisait entendre, dans les situations pathétiques, des accents si touchants, que ce fut pour elle, dit-on, qu'on inventa cette locution : *avoir des larmes dans sa voix.*

Contat régna longtemps.

Mademoiselle Contat (Louise), née en 1760, retirée en 1809, avait débuté en 1776; elle est morte en 1813.

Au dessous d'Adrienne on aperçoit Deseine.

Mademoiselle Deseine, qui devint l'épouse de Quinault-Dufresne, débuta en 1725, avec un grand succès et fut admise; mais sa santé la força de se retirer en 1736.

Mademoiselle Clairon raconte dans ses Mémoires qu'elle alla lui rendre visite dans sa retraite, et qu'elle la pria de lui dire une scène de l'*Electre de Crébillon*. Madame Quinault-Dufresne y consentit, et mademoiselle Clairon, transportée d'admiration, se jeta à ses pieds.

Raucourt, à la savante et large diction,
Mais à qui trop souvent manqua la passion.

Mademoiselle Raucourt, née en 1756, débuta en 1772, fut reçue sociétaire en 1773, mourut en 1815. Elle était élève de mademoiselle Clairon.

Quoique Vestris régnât par l'esprit et les charmes,
Devant elle les yeux restaient vides de larmes.

Madame Vestris, sœur de Dugazon, née en 1746, débuta en 1768, se retira en 1802, mourut en 1804.

Des deux Sainval l'aînée, impétueuse actrice,
Avait de Dumesnil la flamme inspiratrice.

Mademoiselle SAINVAL aînée débuta en 1766, fut reçue en 1767; par suite de querelles qu'elle eut avec madame Vestris, fut forcée de se retirer en 1779, et mourut en 1830.

Mademoiselle SAINVAL cadette, débuta en 1772, fut reçue en 1782; elle mourut en 1836.

Quand Dugarcins peignait l'amoureuse tendresse,
Dans ses yeux, dans sa voix quelle brûlante ivresse !

Mademoiselle DUGARCINS débuta en 1788, fut reçue, et mourut en 1796.

Maillard, jeune talent dont Monvel fut le maître.

Elle était au Théâtre-Français en 1810 ; elle mourut peu de temps après sans avoir été sociétaire.

Par Duchesnois le vers trop souvent fut chanté.

Mademoiselle DUCHESNOIS, née en 1777, débuta en 1802, prit sa retraite en 1830, mourut en 1835.

C'était Rachel.... On sait son triomphe et sa gloire

Mademoiselle RACHEL, née en 1820, débuta en 1838, fut reçue, mourut en 1856.

Le public, de Lekain lorsque la mort le prive,
A sa succession semble appeler Larive.

LARIVE, né en 1749, mort en 1827. Il débuta en 1778, fut reçu, et mourut en 1802. — Il était retiré du théâtre depuis longtemps lorsqu'il joua dans la salle Favart, une représentation au bénéfice des incendiés de Salins. Il jouait Lannèse; il avait soixante et onze ans, et à la répétition à laquelle j'assistai, il me fit un grand plaisir.

Le charmant Bellecourt qui précéda Molé,
Successeur de Grandval, ne l'a point égalé.

BELLECOURT débuta en 1750, et mourut acteur en 1778.

Molé fut le plus grand et le plus renommé.

MOLÉ, né en 1734, débuta en 1754, ne fut point reçu, alla

jouer en province, revint à Paris faire un nouveau débu en 1762, fut admis, et mourut sans avoir pris sa retraite en 1802.

Defresne interprétait le bouillant Orosmane,
Tufière, Euphémon fils, le jeune métromane.

Orosmane de *Zaïre*, Tufière du *Glorieux*, Euphémon fils de l'*Enfant prodigue*, et Damis de *la Métromanie*.

Quinault-Dufresne débuta très-jeune sur la scène française, se retira en 1741, et mourut en 1767.

Et Grandval après lui joua ces deux emplois.

Grandval, né en 1711, débuta en 1729, se retira en 1762, reparut en 1764, et prit sa retraite définitive en 1768.

Dans les pères, les rois, la foule applaudissait
Le vertueux Brizard que Ducis chérissait.

Brizard, né en 1721, débuta en 1757, se retira en 1786 et mourut en 1791.

La nature à Monvel refusa ses présents.

MONVEL, né en 1745, débute en 1770, quitte la France en 1781, y revient en 1789, s'attache au théâtre des Variétés du Palais-Royal (aujourd'hui le Théâtre-Français). qui prit le nom de théâtre de la république, rentre dans la Société lorsqu'elle est reconstituée par le gouvernement, se retire en 1806, et meurt en 1811. Il a écrit pour le théâtre des comédies, des drames et des opéras-comiques qui ont eu beaucoup de succès.

Saint-Prix, dont le talent semblait manquer d'étude,
D'une voix monotone avait pris l'habitude.

SAINT-PRIX, né en 1759, débuta en 1782, fut reçu en 1784, se retira en 1818 et mourut en 1834.

A quatre-vingt-deux ans terminant sa carrière,
Guérin se fit un nom dans ce comique emploi.

GUÉRIN d'Estriché, né en 1636, débute en 1672, est admis, renonce au théâtre en 1717, et meurt en 1728.

Il eut en Duchemin un successeur aimé,

Duchemin débuta en 1717, fut reçu, se retira en 1741, et mourut en 1754.

Et Bonneval, talent moins grand, moins renommé,
Sut plaire aux spectateurs par un jeu toujours sage.

Bonneval débuta en 1741, fut reçu et se retira en 1773, mourut en 1783.

Desessarts vint plus tard; il avait en partage
Le mordant, la rondeur, une franche gaîté.

Desessarts débuta en 1772, fut reçu en 1773 et mourut en 1793. Son embonpoint est devenu célèbre.

Grandmesnil dans son jeu fut cité comme un maître,
Et nuisit à Caumont, trop oublié peut-être.

Grandmesnil, né en 1737, débute à Paris en 1790, prend sa retraite en 1811, et meurt en 1816.

CAUMONT : début en 1794, retraite en 1809, décès en 1811. J'ai beaucoup entendu vanter par de vieux amateurs son naturel et sa bonhomie.

Bellemont, qui pour maître eut la seule nature,
Offrait d'un paysan la naïve peinture.

BELLEMONT, né en 1728, débuta en 1765, ne fut reçu qu'en 1778, se retira en 1802, et mourut en 1803.

Michot, plein de franchise et de simplicité,
Au comique joignait la sensibilité.

MICHOT entré au Théâtre-Français en 1798, prit sa retraite en 1820 et mourut en 1826.

De Baptiste cadet les traits et la parole
Jetaient les spectateurs dans une gaîté folle.

BAPTISTE cadet débuta au Théâtre-Français en 1793, se retira en 1822 et mourut en 1839.

Et sa nièce, héritant de son père et de lui,
De l'art servi par eux fut un vaillant appui.

Madame DESMOUSSEAUX, fille de Baptiste aîné, débuta au Théâtre-Français en 1817, fut reçue en 1824 et se retira en 1852.

PARIS. — IMP. V GOUPY ET Ce, RUE GARANCIÈRE, 5

